

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE.

REVUE
CANADIENNE

“RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS”

TROISIÈME SÉRIE

Cinquième.
TOME ~~QUINZIÈME~~

(XXVII^e DE LA COLLECTION)

MONTREAL
BUREAU DE LA REVUE CANADIENNE

1892

REVUE CANADIENNE

TROISIÈME SÉRIE.—TOME ^{cinquième} ~~QUATRIÈME~~ XXVII DE LA COLLECTION

Cette livraison inaugure la vingt-septième année de la *Revue canadienne* dévouée, dès le principe comme à présent, à la Religion, à la Patrie, aux Arts.

La *Revue*, pour poursuivre son œuvre de dévouement à ces trois causes, compte sur la collaboration des écrivains qui ont d'ailleurs quelque souci de faire profiter le public du fruit de leurs études et de leurs connaissances ; en outre, elle demande à ses abonnés non seulement de lui rester fidèles, mais encore [de lui en recruter de nouveaux.]

L'AUBESPIN

RONSARD (1)

Bel Aubespin fleurissant
Verdissant,
Le long de ce beau rivage.
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.
Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche.
Dans les pertuis de ton tronc,
Tout du long,
Les avettes ont leur couche.
Le chantre rossignolet
Nouvelet
Courtisan sa bien-aimée,
Pour ses petits alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.
Sur ta cyme, il fait son nid
Tout uny
De mousse et de fine soye
Où ses petits escloront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.
Or vy, gentil Aubespin
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre
Ou la cognée ou les vents
Ou le temps
Te puissent ruer par terre.

1) — Ronsard, à l'âge de vingt ans, vint s'enfermer chez Jean Dorat, il y rencontra Jean-Antoine de Baif. Il y resta sept ans, travaillant avec acharnement, comme un jeune écolier. Ronsard ayant été nourri dès sa jeunesse à la cour et dans l'habitude de veiller tard, demeurait, en sa chambre, sur ses livres jusques à deux ou trois heures après minuit, et en se couchant il réveillait le jeune Baif qui se levait et prenant la chandelle, ne laissait point refroidir la place. *Colletet, Hist. des Poëtes.*

LES OBLATS AU CANADA

Pour expliquer le développement obtenu par la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, qui, fondée depuis soixante-quinze ans à peine, compte aujourd'hui plus de 1,100 membres, possède en Angleterre, en Italie, en Hollande, en Suisse, de nombreuses et importantes maisons, a la garde, en France, des sanctuaires les plus vénérés de la sainte Vierge, et dont les missions du Canada, des Etats-Unis en Amérique, de Natal en Afrique, de Ceylan et de Jaffna en Asie semblent autant de phares lumineux destinés à porter les rayons de la foi aux points les plus divers du monde, pour expliquer ce merveilleux développement, disons-nous, il faut en chercher la raison ailleurs que dans les causes humaines : l'action de la Providence est là visible, indéniable.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir les modestes débuts de cette congrégation aujourd'hui si puissante.

Elle est née en France, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, et de l'ère des batailles qui ont marqué la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci.

Un gentilhomme de famille illustre, originaire de cette ville d'Aix, qui a donné à la France des hommes remarquables, en fut, en 1816, le fondateur : l'abbé Charles Joseph Eugène de Mazenod, appelé plus tard à occuper le siège épiscopal de Marseille.

Sa vocation religieuse s'était prononcée à Venise pendant qu'il suivait dans l'émigration sa famille obligée de fuir à l'étranger. Quand il put sans danger rentrer en France, il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, dont le directeur, alors l'abbé Emery, se prit d'une vive affection pour son jeune disciple.

Ordonné prêtre en 1811, il revint à Aix, sa ville natale, et partagea son temps entre la visite des malades et des prisonniers, et les soins du saint ministère. Ses sentiments de foi étaient profondément blessés de l'état dans lequel lui apparaissait la religion, à peine relevée des terribles épreuves subies pendant la terreur. Nombre de cures étaient sans titulaires, ou occupées par des desservants qui

avaient prêté un serment coupable, partout l'ignorance des vérités divines, l'éloignement des sacrements, tel était le spectacle que lui offrait alors la France. Il résolut de se dévouer au salut de ses compatriotes. "Allez d'abord vers les brebis égarées de la maison d'Israël," avait dit le Seigneur. M. l'abbé de Mazenod entendit ces paroles et il se préoccupa d'évangéliser ces *infidèles*, oublieux des traditions de foi et de piété de leurs ancêtres. Pour réussir dans cette noble entreprise, il lui fallait des collaborateurs. L'abbé Tempier, vicaire d'une paroisse d'Arles, fut le premier à répondre à son appel ; trois autres prêtres se joignirent à eux, et ces cinq serviteurs de Dieu inaugurèrent, sous le nom de missionnaires de Saint Charles ou de la Provence, dans une aile d'un ancien couvent des carmélites d'Aix, la congrégation des Oblats. C'était en 1816.

Parmi les premiers disciples de Mgr. de Mazenod admis à la maison d'Aix, se trouvaient le P. Honorat, qui fut un des quatre Oblats envoyés de France au Canada, et les PP. Suzanne et Courtés, tous deux si chers au fondateur de la congrégation et qui eurent sur ses débuts une influence considérable. Pleins de talent, animés d'une foi ardente, appartenant l'un et l'autre à des familles riches et honorables, ils appelèrent l'attention sur les efforts des missionnaires de la Provence. Les évêques, heureux de ce renfort précieux, sollicitèrent le concours de ces prédicateurs populaires qui mettaient leur éloquence à la hauteur de leur auditoire, et n'hésitaient pas à parler la langue provençale pour mieux se faire écouter des habitants des campagnes.

C'est là qu'on reconnaît le sens droit et réfléchi de Mgr. de Mazenod qui n'abandonnait rien au hasard. Il éprouva ses collaborateurs, et tout en ne songeant qu'aux catholiques de sa province, il sut les enflammer d'un zèle si ardent, d'une charité si vive qu'au premier appel pour d'autres régions ceux-ci n'hésitèrent pas à répondre : "Nous voici, Père, nous sommes à vos ordres, et nous irons là où vous nous enverrez, là où il y aura une âme à sauver." On l'a bien vu lorsqu'il s'est agi du Canada.

Nous entrons ici dans la période de l'histoire de la congrégation qui fait le sujet proprement dit de cette étude.

I

Approuvée par le Souverain Pontife Léon XII, le 17 février 1826, la congrégation avait reçu en même temps le titre glorieux de

Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, sous lequel elle s'est si brillamment illustrée.

En 1841, les Oblats avaient déjà fondé plusieurs maisons à Aix, à Marseille, à Goult, près de Vaucluse, à Ajaccio et à Vico, en Corse,

Mais une circonstance, évidemment préparée par la Providence, allait lui ouvrir une autre scène et offrir au dévouement de ses membres un plus vaste champ.

Mgr. Bourget, évêque de Montréal, qui a créé dans son diocèse un si grand nombre d'institutions religieuses, était à cette époque en France. Il s'y était rendu dans le but de recruter des prêtres et des religieux pour les besoins du ministère, car la population canadienne-française était loin d'être alors aussi nombreuse qu'elle l'est devenue depuis.

Il avait déjà éprouvé quelques refus quand, passant à Marseille, il fut mis en relation avec le P. Tempier, alors provincial des Oblats. Mgr. Bourget ignorait l'existence de cette congrégation. Il fit part, au P. Tempier de ses projets, et celui-ci l'engagea à voir Mgr de Mazenod. La réponse de l'évêque de Marseille fut un refus net et précis. L'explication de ce refus est parfaitement donnée par Mgr Jincard dans ses *Notes historiques* sur la congrégation.

“ Il appréciait, ” dit Mgr Jincard, “ à un très haut degré le travail des missions ; mais son humilité, (et je parle ici avec une entière connaissance de ses sentiments) son humilité lui faisait croire qu'il n'était pas de force à embrasser un sujet aussi vaste : il n'avait visé ni si haut, ni si loin. Esprit essentiellement pratique, homme d'action plutôt que de théories spéculatives, il craignit toujours de poursuivre des chimères, il ne s'attacha jamais qu'à des idées qui lui paraissait réalisables, et quels que fussent des sa première jeunesse, ses généreux rêves de conversion de la Chine et du Japon, devenu homme, il se défia déjà singulièrement des illusions que son imagination pouvait faire à son dévouement et voulut se tenir dans les limites au-delà desquelles il semblait que son action ne pourrait atteindre, bien que son cœur franchit vaillamment toutes les barrières.”

Mgr de Mazenod avait aussi rejeté la demande de Mgr Bourget parce qu'il estimait ne pouvoir disposer de ses missionnaires, sans leur assentiment individuel. Il les consulta tous, et la réponse fut la même : *Nous sommes prêts.*

L'élan fut tel qu'il dut impressionner fortement, par son unité, et sa spontanéité l'âme si religieuse de Mgr de Mazenod. Il

y vit le doigt de Dieu ; et il avait raison, car c'est de ce moment que date le développement incontestable de l'autorité de la congrégation. " Grand nombre de diocèses de France et de l'étranger, " dit une brochure publiée en 1887, envoyèrent des sujets à une société qui, jusque-là, leur était à peine connue, et les établissements " se multiplièrent avec une rapidité merveilleuse."

Mgr de Mazenod accéda donc à la demande de Mgr Bourget et promit de lui envoyer quatre pères Oblats.

Il fallait faire un choix ; tous les Pères avaient sollicité l'honneur d'être désignés pour ce poste de dévouement. (1)

Les Pères Honorat, Telmont, Beaudrant et Lagier furent désignés par Mgr de Mazenod et partirent en novembre 1841 pour New-York, d'où ils gagnèrent Montréal.

Ils y arrivèrent le 2 décembre suivant et se firent conduire à l'évêché alors situé au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. Nous avons obtenu de l'un des témoins de leur réception, le récit exact de cet événement.

Monseigneur Bourget travaillait dans sa chambre avec un jeune prêtre canadien et s'occupait de la communauté des sœurs de la Providence, quand on sonna à la porte de l'évêché. Comme on n'ouvrait pas, on sonna de nouveau. " Veuillez avoir l'obligeance, M. l'abbé dit l'évêque, de voir pourquoi on ne va pas ouvrir.

Le prêtre descendit et se trouva en présence de plusieurs étrangers, qui demandèrent si Monseigneur était visible.

— Nous désirons le voir tout de suite, dit l'un d'eux. Mais qui lui annoncerai-je ? demanda le jeune prêtre. — Dites-lui que le P. Honorat, supérieur des Oblats, les Pères Telmont, Beaudrand et

(1) La lecture de la lettre d'obédience suivante écrite par Mgr de Mazenod au P. Lagier et publiée récemment par la *Semaine religieuse* de Montréal donne une juste idée de cet empressement.

" Mon cher Père Lucien, bénissez le bon Dieu. Il a exaucé vos vœux. Je vous ai définitivement choisi pour faire partie de la communauté qui va planter l'étendard de la congrégation, qui est celui-là même de la Croix, dans une autre partie du monde.

" J'ai la plus grande confiance que vous et vos compagnons serez dignes de votre vocation ; que vous ferez beaucoup de bien et que vous honorerez la congrégation par votre dévouement, votre zèle et votre régularité. De l'opinion que vous donnerez de nous dépendra la propagation de la famille non seulement dans tout le Canada, mais dans d'autres pays de mission, mûrs pour être évangélisés et auxquels il ne manque que des ouvriers pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Vous serez les premiers à ouvrir la marche ; d'autres vous suivront. J'aurai de la peine à en consoler plusieurs qui espéraient faire partie de la première colonie."

† O. J. EUGÈNE, Ev. de Marseille.

Lagier et les frères Louis et Bazile venant de France, veulent lui présenter leurs devoirs.

Ils entrèrent pendant que le jeune prêtre prévenait Monseigneur

Celui-ci descendit aussitôt ; lorsqu'on lui eût nommé les arrivants Monseigneur reprit en s'adressant au P. Honorat : " J'ai aussi une présentation à vous faire. J'ai promis à Mgr de Mazenod de lui donner immédiatement à votre arrivée un novice : voici l'abbé Dandurand, jeune prêtre de mon diocèse : ce sera votre premier novice au Canada."

Et dès le soir même l'abbé Dandurand fut attaché aux Pères, auxquels sa connaissance de la langue anglaise lui permettait de rendre d'utiles services. Dès le 8 décembre, il s'engageait dans la congrégation à laquelle il devait prêter un concours qui prouva combien Monseigneur Bourget avait été vraiment inspiré du ciel en donnant aux Pères Oblats une si précieuse recrue. (1)

Les nouveaux arrivants ne prirent pas un long repos. Il avait été décidé qu'ils seraient d'abord placés à Saint-Hilaire dont ils desserviraient l'église, mais la maison n'était pas prête. Deux curés se disputèrent l'honneur d'avoir les premières paroles des Pères : celui de Belceil et le curé de Saint-Vincent de Paul. Monseigneur consulté répondit : Qu'ils s'arrangent avec les Pères. Alors le Père Honorat s'adressant au novice canadien : voilà le petit Père : Je suis le supérieur, nous irons tous les deux à Saint-Vincent de Paul ; les autres iront à Belceil," ce qui eût lieu. A la vérité, le premier grand travail apostolique des Oblats au Canada fut la mission donnée peu de temps après à Boucherville par tous les Pères, mais il n'était pas sans intérêt de signaler cet épisode des prédications de Saint-Vincent de Paul et de Belceil. La mission de Boucherville dura trois semaines ; elle réunit un nombreux auditoire ;—au premier rang se trouvait un jeune séminariste dont le zèle pieux s'enflammait aux paroles pleines de foi et d'onction des Pères Oblats ; le jeune lévite devait bientôt entrer comme novice (il fut le sixième

(1) Le P. Dandurand de qui nous tenons ces détails, n'avait jamais avant le 2 décembre 1841—soupçonné les intentions de Mgr Bourget à son égard, et le choix qu'il avait fait de lui pour remplir la promesse donnée à Mgr de Mazenod. Quelque temps auparavant il avait eu l'idée d'entrer dans un Ordre religieux : " Attendez un peu," dit l'évêque, auquel il en faisait part, mais qui avait ses projets " ce n'est pas encore l'heure." Et le P. Dandurand ajoutait : " J'avais tellement confiance dans le saint évêque Bourget, que je vis là vraiment l'expression de la volonté de Dieu sur ma vocation religieuse. "

dans la Société) et devenir, au Canada, son plus illustre membre, comme il en est aujourd'hui le plus élevé en dignité : nous avons nommé Mgr Taché.

Les Pères avaient au commencement de l'année 1842 pris possession de la cure de Saint-Hilaire dans le comté de Rouville : ils ne devaient y faire qu'un court séjour, qu'il faut mentionner cependant ne serait-ce que pour rappeler la date de l'entrée dans leur Ordre du P. Léonard, sulpicien, depuis longtemps déjà au Canada et dont la parole entraînant a décidé de nombreuses vocations en faveur de la congrégation. Ses allures militaires—il avait servi dans l'armée—son inaltérable gaité (1) qui rendait sa conversation si animée, sa décision prompte, son sang-froid dans les moments difficiles, et par dessus tout sa charité bienveillante ont fait du P. Léonard une personnalité dont le souvenir est resté vivant dans la communauté.

Ce fut le P. Léonard qui décida le transfert des Oblats à Longueuil à peu de distance de Montréal, leur véritable objectif.

Une personne charitable, d'une haute piété, appartenant à une famille qui s'est créée par ses grandes libéralités pour les établissements religieux de cette province des titres sérieux à la reconnaissance des catholiques, mademoiselle Thérèse Berthelet (2) avait mis à la disposition des Pères une maison dont elle était propriétaire à Longueuil.

Cette offre généreuse fut acceptée et de 1842 à 1848 cette maison fut le principal établissement des Oblats. Parmi les jeunes novices qui vinrent se grouper autour des Pères, nous trouvons le P.

(1) En 1847, ses supérieurs l'envoyèrent en France pour demander des novices. Il vint à Paris et fut présenté au roi Louis-Philippe qui prit un vif plaisir aux récits du missionnaire, racontés avec beaucoup d'esprit, et insista pour le revoir à son retour de Rome, en lui promettant de s'intéresser à ses missions. Mais la révolution de février éclata, et comme le disait le P. Léonard :—" Je revins bien, seulement le roi n'était plus là. "

(2) Mademoiselle Thérèse Berthelet était la sœur de M. Olivier Berthelet qui, possesseur d'une grande fortune, a aidé largement à créer le noviciat des jésuites au saut aux Récollets, et donné le terrain sur lequel s'élève le Gesù.

Nous indiquons ici Mlle Berthelet comme la donatrice de la maison de Longueuil occupée par les Oblats : c'est là du moins la tradition des Oblats, qui conservent pieusement le portrait de leur bienfaitrice dans une des salles de leur maison de Saint-Pierre à Montréal. Malgré la note publiée dans l'histoire très complète de Longueuil par M.M. Jodoin et Vincent (p. 500) qui donne la date de l'acte de donation devant M. Bell, N. P., 12 août 1842 et le nom de la donatrice Mde Berthelet (née Amélie Chaboilliez, sœur du curé Chaboilliez) les Oblats persistent à considérer Mlle Thérèse Berthelet comme étant leur véritable bienfaitrice.

Bourassa, le P. Brunet curé de Saint-Athanase, le P. Eusèbe Durocher tous trois destinés à s'illustrer dans les missions des chantiers.

Jusqu'en 1844 ce fut au P. Honorat qu'appartint comme supérieur la direction de la nouvelle communauté ; mais à cette époque Mgr de Mazenod qui suivait avec amour les progrès des membres de la famille en ces lointains parages, envoya trois Pères : au nombre desquels le P. Guigues comme provincial des Oblats au Canada. C'était l'inauguration d'une ère nouvelle ; à la période des débuts succédait l'organisation régulière, méthodique.

Le premier provincial était, à la fois, selon l'expression de Mgr Taché, "un homme de prière, de conseil, de zèle et d'administration." Sous son autorité le noviciat de Longueuil continua d'être une école de travail, de charité et de dévouement pour le salut des âmes.

La maison dont il prenait la direction, comptait, en 1844, dix Pères Oblats venus de France, cinq Pères d'origine canadienne, deux frères français, un novice, ancien prêtre sulpicien, rompu aux fatigues des missions qu'il avait pendant vingt ans fait aux Algonquins, le père Flavien Durocher : au total quinze membres.

Voilà l'armée à la tête de laquelle le P. Guigues va entreprendre cette campagne glorieuse dont on peut admirer aujourd'hui les fruits merveilleux.

Dès le mois d'octobre 1844, les Pères Telmont et Dandurand sont envoyés à Bytown dont le Provincial avait immédiatement apprécié l'importance au point de vue de l'avenir des missions.

Bytown, en effet, alors gros village de trois mille habitants avec une forte population flottante, était situé dans une position exceptionnelle au confluent de la rivière Rideau et de l'Outaouais. Les chutes d'eau d'une force motrice incalculable, qui avoisinaient Bytown, les voies fluviales qui y apportaient les immenses richesses forestières de la vallée d'Ottawa, attiraient sur cette ville embryonnaire l'attention des industriels. C'était en outre le point de départ des hommes des chantiers, qui, l'hiver, au nombre de trente, quarante et cinquante mille allaient abattre des bois destinés à l'exportation. Bytown ne jouissait pas d'une excellente réputation : "un véritable enfer" selon l'expression d'un des premiers missionnaires Oblats appelés à ce poste. Les chantiers, en effet, étaient une triste école de mœurs ; la loi du plus fort y régnait en souveraine ; les passions violentes surexcitées par la boisson, amenaient de déplorables conflits entre ces hommes de nationalités diverses, et de religions différentes. Mgr Bourget, et Mgr l'évêque de Kingston désiraient vivement améliorer ce regrettable état de choses : les

prêtres et les missionnaires étaient trop peu nombreux pour se consacrer à une visite régulière des stations forestières ; il fallait trouver un Ordre religieux se dévouant à cette œuvre, et ayant les moyens de le faire utilement. On s'adressa aux Oblats. Ceux-ci acceptèrent avec empressement, et entreprirent sans hésitation ce dur labeur d'aller chaque année, pendant la plus mauvaise saison, de chantier en chantier, porter les secours religieux dans les loges les plus éloignées, dans les campements les plus difficiles.

La somme de bien qu'ils firent fut immense. Là où régnaient le désordre, l'impiété et l'oubli des sacrements, on vit reparaître la dévotion, la foi et les pratiques pieuses. Ces missions fournirent aux Pères l'occasion d'être connus et, du même coup, d'être aimés. Comment pouvait-il en être autrement ? Quand on vit les fils de la mère patrie quittant le doux climat de la Provence, accepter courageusement et gaiement la dure vie des bois, chausser les raquettes, entreprendre ces longs voyages, par le froid, la neige, dans le but unique de prêcher la charité, la concorde, la résignation ; quand on les vit toujours satisfaits de leur sort, recommencer chaque année ce même travail de dévouement, les natures les plus endurcies ne purent se défendre d'une profonde admiration. Aussi prirent-ils en peu de temps une salutaire influence. (1) Avec quel empressement on assistait à ces touchantes cérémonies religieuses célébrées dans la salle commune sur un autel improvisé, et à ces allocutions réconfortantes où le missionnaire faisait appel au cœur des assistants, rappelait la famille absente et les mères inquiètes du salut de leurs enfants.

A Bytown et à Hull, située de l'autre côté de la rivière Outaouais, passaient ces cages ou trains de bois qui gagnaient le Saint-Laurent pour arriver à Montréal et à Québec.

Les Pères réunissaient sur ces radeaux immenses, véritables îles flottantes, les conducteurs des cages et leur faisaient des instructions pieuses. Ils avaient élevé, dès leur arrivée, une modeste chapelle qui a été témoin de nombreuses conversions. Elle a disparu pour

(1) Cette influence était si grande que les autorités civiles avaient souvent recours au missionnaire pour empêcher des collisions qui pouvaient devenir fatales. Que de fois, nous disait le P. Dandurand, a-t-il fallu se jeter entre les Irlandais et les Canadiens-Français, et surtout entre ces derniers et les orangistes pour prévenir de sérieux malheurs. On écoutait le prêtre faisant appel à la religion, on respectait sa voix, et le calme renaissait.

Ce rôle pacificateur n'était pas sans danger, mais les Pères ignoraient la crainte ; ils ne voyaient que le bien à faire, et ils réussissaient là où les magistrats étaient impuissants.

faire place à de belles églises, quand Bytown est devenu un siège épiscopal et la capitale du Dominion.

En 1845 le P. Molloy, (1) Irlandais, vint rejoindre les Pères Telmont et Dandurand et les aida dans leurs travaux apostoliques.

Dès 1844, le P. Laverlochère pénétrait dans la région des lacs Témiscamingue et Abbitibi, suivait la rivière Albany et arrivait aux bords de la baie d'Hudson (2). Il était guidé dans ce premier voyage par l'abbé H. Moreau qui, depuis 1841, visitait les sauvages de ces contrées ; mais à partir de l'arrivée du P. Laverlochère, les Oblats prirent la charge des missions dans toute cette vaste région.

Au même moment le vénérable évêque de Québec réclamait pour son diocèse le concours des Pères : ils répondirent à son appel et fondèrent les missions du Saguenay et du lac Saint Jean, pendant que deux profès étaient dirigés sur Chicoutimi.

Ainsi, dès cette époque (1845), dix pères Oblats rayonnaient sur tout le territoire situé au nord du Saint Laurent de Bytown au Saguenay. Quand on songe qu'à cette époque il n'y avait pas d'autres voies de communication entre ces points extrêmes que les fleuves, d'autres moyens de transport que les canots et les barges sur ces rivières coupées de rapides, et que, pendant l'hiver, le voyageur en était réduit à marcher en raquettes, trop heureux quand il pouvait se servir de traîneau ; on se demande comment, en si petit nombre les Pères Oblats parvenaient à s'acquitter de leurs travaux.

Les quatre Pères qui restaient à Longueuil s'occupaient activement de prêcher des retraites toujours suivies avec la plus consolante assiduité.

En 1845, trois ans après leur arrivée, leur notoriété était telle que Mgr Provencher, évêque de Juliopolis, désireux d'assurer le succès de la mission qu'il avait créée dans le nord Ouest, non loin du lac Winnipeg, sollicitait instamment l'envoi de quelques Oblats dans son diocèse plus vaste à lui seul que la moitié de l'Europe.

(1) Le P. Molloy est décédé cette année même, 1891, à Québec à l'âge de 85 ans.

(2) C'est en 1671 et 1672 que les pères jésuites parurent pour la première fois dans cette partie du Canada connue seulement des trappeurs, et où venait de s'établir la célèbre Compagnie de la baie d'Hudson fondée sous le patronage du prince Rupert, cousin de Charles II, roi d'Angleterre, et le donateur de ces vastes régions. Après la cession du Canada à l'Angleterre, les jésuites disparurent et les missionnaires ne visitèrent plus ces terres lointaines, mais, de 1836 à 1839, M. Ch. Bellefeuille, et, de 1839 à 1841, M. Poirié, tous deux sulpiciens, évangélisèrent les tribus sauvages qui campaient autour des lacs Témiscamingue et Abbitibi.

A propos de cette demande il n'est pas sans intérêt de citer ici la réflexion que Mgr Taché faisait dans son remarquable discours prononcé à Ottawa en 1889.

“ Un zèle moins vif, disait-il, une soif moins ardente du salut des âmes auraient écouté tout naturellement les conseils d'une sagesse humaine, même bien entendue, disant qu'il fallait s'arrêter là, se contenter de ce qui était entrepris, le développer, le perfectionner. Il n'en fut pas ainsi : la Providence avait d'autres desseins. ”

Mgr Taché n'ajoutait pas que cette même Providence l'avait réservé et désigné pour obéir à cet appel, venu du nord Ouest, et elle avait inspiré à Mgr de Mazenod, autrefois si hésitant, cette surprenante réponse adressée au père Guigues : “ Acceptez, si c'est possible : Dieu y pourvoira. ”

Nous savons aujourd'hui comment Dieu y a pourvu.

Le rôle des Oblats dans l'évangélisation du nord Ouest est trop considérable, leur action trop éclatante pour ne pas consacrer un chapitre spécial à ces missions. Le lecteur embrassera mieux ainsi, dans son ensemble, le développement admirable de leurs travaux apostoliques au milieu de ces régions à peine explorées, ignorantes encore des paroles de vérité. Nous y reviendrons ultérieurement mais il nous semble nécessaire de suivre d'abord les Pères Oblats de Longueuil à Montréal, à Québec, dans les comtés de l'Est, enfin même jusque dans leurs missions du Texas, de l'Illinois, car ces missions rentrent dans le cadre de cette notice. N'émanent-elles pas du Canada et n'ont-elles pas été établies par les Pères sortis de la maison mère en Amérique, c'est-à-dire de Longueuil.

II

De 1845 à 1848, le noviciat fut maintenu en cette place. Les Pères, en présence des demandes de concours qu'ils recevaient de toutes les parties du Dominion, malgré les recrues qu'ils commençaient à faire au Canada, furent obligés de s'adresser en France pour réclamer de nouveaux ouvriers à cette vigne du Seigneur occupant de si grandes étendues.

En même temps, les évêques du Canada sollicitaient du saint siège la création d'un nouveau diocèse dans la partie même où s'affirmait déjà l'heureuse influence des Pères, à Bytown. Le souverain pontife accéda à cette demande et désigna pour occuper ce siège le P. Guigues qui méritait à tous égards cet honneur.

Ce fut le premier évêque au Canada appartenant à la congrégation des Oblats, ce ne devait pas être le dernier, comme on sait.

Le P. Guigues fut consacré au mois de juillet 1847 par Mgr Bourget, assisté de Mgr Gaulin, évêque de Kingston, et de Mgr Phelan, coadjuteur de ce dernier évêque. Il apporta dans sa nouvelle position cet esprit d'ordre et d'administration qui l'avait désigné au choix de Mgr de Mazenod lorsqu'il le nommait provincial au Canada. Sa première pensée fut la création d'un collège dont il sentait l'urgente nécessité en face de la colonisation prochaine, qu'il prévoyait pour cette partie du Canada. Il voulut que ce collège, dont nous aurons ultérieurement l'occasion de parler avec plus de détails, fût ouvert aux deux nationalités qui formaient la population de son diocèse, et qu'on y enseignât également le français et l'anglais.

Lui-même ne voulut pas paraître à Bytown sans s'être suffisamment perfectionné dans la langue anglaise, de manière à pouvoir parler correctement à ses diocésains venus d'Irlande, d'Angleterre ou d'Amérique. Il s'astreignit à passer à la campagne une année presque entière pour arriver à ce résultat.

Lorsqu'il prit possession de son siège, il remit au P. Saintoni la direction de la maison de Longueuil, qu'il devait du reste reprendre un peu plus tard, lorsque le noviciat fut établi à Montréal. Nous arrivons, en effet, à l'année 1848, époque à laquelle les Pères commencèrent à pénétrer dans cette ville.

Ils y étaient naturellement appelés par suite de l'extension que prenait chaque jour leur congrégation. Montréal était tout indiqué pour devenir le centre de leur établissement. C'était, en effet, l'évêque de Montréal qui les avait fait venir de France, c'était lui qui leur avait ouvert la voie des missions du Nord, qui les avait poussés dans l'œuvre si utile des chantiers; il y avait mille raisons pour que les Pères s'établissent en cette ville où les intérêts même matériels de la Société exigeaient leur présence.

Et, cependant, ce fut un autre motif qui les amena à Montréal.

Monseigneur Bourget leur confia la mission d'assainir un quartier de cette ville où l'inconduite et l'immoralité s'affichaient sans pudeur: le faubourg de Québec. La misère y était grande, le vice plus grand encore. Au centre même de ce quartier, le P. Léonard et le P. Bernard s'établirent dans une petite maison en bois de la rue Visitation, maison qui subsiste encore, mais a été transportée plus tard au coin des rues Bonaparte et Beaudry. C'est là que les Pères se

logèrent. On construisit une petite chapelle en planches à côté de la maison, sur l'emplacement même de l'église actuelle Saint-Pierre. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, lorsque Mgr. Bourget bénit cette modeste chapelle en 1848 et appela sur les efforts des missionnaires les bénédictions du ciel, il prit pour texte de son discours ces paroles qu'on pourrait dire prophétiques "*Ubi abundavit vitium, gratia superabundaverit.*" Là où le vice abonde, là aussi la grâce sera plus abondante encore.

La grâce a été abondante en effet et Dieu a exaucé les prières du saint évêque Bourget. Le 8 décembre 1848, les pères Oblats prenaient officiellement, en quelque sorte, possession de leur nouvelle maison.

Là, comme dans les forêts de la vallée de l'Ottawa, comme à Bytown, comme au Saguenay, il ne s'écoula pas un long temps avant que les Pères Oblats ne fussent connus et aimés. Et si l'on veut se rendre compte du travail accompli, du bien réalisé, il n'y a qu'à rappeler les témoignages de reconnaissance que, le mois dernier, le faubourg de Québec et la ville entière de Montréal donnaient à ces Pères à l'occasion du cinquantenaire de leur arrivée au Canada.

Ces témoignages étaient bien dus à la congrégation qui a assani spirituellement, et a embelli matériellement le faubourg de Québec.

Ce travail de régénération ne s'est pas fait en un jour : il a demandé plusieurs années, mais il n'a jamais cessé de s'affirmer à chaque période, non-seulement par la fondation d'abord de la maison principale des Oblats, transférée de Longueuil à Montréal, puis par l'édification de l'église Saint Pierre, dont les fondations furent solennellement bénites en 1855, par l'établissement de la maîtrise de Saint Pierre, par l'agrandissement successif des constructions qui entourent l'église, mais encore par la création de ces florissantes congrégations d'hommes et de femmes, qui donnent l'exemple d'une piété vive et profonde ; par les institutions de secours pour les pauvres, les malades, les infirmes, dont est richement doté aujourd'hui le même faubourg.

Mgr Bourget avait vraiment bien choisi les ouvriers apostoliques qui convenaient à ce travail régénérateur, dont son cœur de pasteur réclamait ardemment le succès.

BALLAY.

A suivre

LES GRANDS TRAVAUX DES MODERNES

COMPARÉS A CEUX DES ANCIENS.

M. Colonnier a prononcé l'année dernière à l'Union catholique, en face d'un public d'environ mille auditeurs accourus pour l'entendre, une conférence remarquable sur les grands travaux de l'antiquité comparés à ceux des temps modernes. Après avoir décrit avec émotion les constructions les plus colossales des Egyptiens, des Assyriens, des Grecs et des Romains, ainsi que les moyens mis en œuvre pour élever ces monuments de leur puissance, l'éloquent conférencier passa aux grands travaux exécutés de nos jours.

Il démontra d'une façon saisissante, que si les anciens ont fait grand, gigantesque, les modernes les ont surpassés encore et que, si les anciens ont vaincu les plus hautes résistances par la puissance de leurs muscles et les multitudes de bras humains odieusement enchaînés à une même tâche, les modernes en ont triomphé par les calculs du génie et l'asservissement merveilleux des forces mêmes de la nature.

Nous regrettons que la longueur de cette étude ne nous permette d'en reproduire que la dernière partie.

I

Un jour, un savant français était occupé à faire bouillir dans un vase bien clos des os pour en étudier la composition chimique, quand il s'aperçut que le couvercle du vase se soulevait par instants laissant échapper en gémissant un jet de vapeur bleuâtre. Voulant obtenir une cuisson plus rapide, le savant place un poids sur le couvercle pour le maintenir fermé. Au bout de quelques instants, le couvercle se soulève encore et un nouveau jet de vapeur plus violent s'échappe en sifflant d'une façon menaçante ; un éclair de génie brille dans l'âme de Papin : la puissance de la vapeur était découverte.

Alors cet observateur étudia cette nouvelle force que le hasard ou plutôt la Providence venait de lui mettre entre les mains, comme autrefois à Héron d'Alexandrie. Mais à l'encontre du savant de l'antiquité, qui n'avait point su tirer profit de sa découverte, l'illustre inventeur moderne la fit fructifier ; il calcula la puissance de ce géant naissant qu'il tenait entre ses mains industrieuses. Le premier, il l'enferma dans un cylindre, en fit son esclave, et ce fut par ses soins que le premier bateau à vapeur battit de ses palettes bruyantes les flots étonnés.

Mais l'ignorance, surprise de cette nouvelle victoire, leva en sifflant sa tête monstrueuse ; les bateliers qui, jusque là, faisaient le service commercial du fleuve, s'émurent en apprenant qu'un nouveau navire allait désormais, conduit par un seul homme, en dépit du vent, du calme, du courant et des tempêtes, s'avancer triomphant sur les eaux. La jalousie mordit leur cœur et la force brutale, se sentant vaincue honteusement par la force intellectuelle, résolut de se venger d'une façon digne d'elle. Aussi, quand le bateau merveilleux voulut quitter le rivage, des misérables armés de haches, de rames et de bâtons mirent en pièces cette glorieuse machine qui devait plus tard changer la face du monde.....

Alors il partit, le pauvre savant, il quitta son pays, le désespoir dans l'âme : il avait tout vendu pour construire sa machine, et il s'en alla verser ses dernières larmes sur la terre de l'étranger où il mourut dans l'obscurité ; on ne sait même pas où est son tombeau. Ah ! que l'homme ignorant est ingrat..... Eh bien, vous qui êtes les hommes modernes, les hommes de la force intellectuelle, vous qui avez compris les bienfaits de la science, je vous en supplie, réparez aujourd'hui cette grande injustice de nos pères. Saluez l'ombre du grand Papin évoquée au milieu de vous, applaudissez tous à son nom, car, n'en doutez pas, c'est à cet illustre martyr de la science que vous devez en grande partie les bienfaits de la civilisation moderne.

Une fois armé de cette force incalculable, le génie de l'homme la perfectionna sans cesse, l'adapta à tous ses besoins, l'augmenta sans limite, et avec l'aide de cet esclave moderne, put enfin entreprendre des travaux plus étonnants encore que ceux des Egyptiens.

Puis, à mesure que les temps avançaient, son ardeur de chercher, de savoir, lui fait pousser ses calculs à l'extrême ; il connaît toutes les forces de la nature, il sait les dompter, les mettre à profit, de

telle sorte qu'il fait ses auxiliaires mêmes de ces forces contre lesquelles fussent venus se briser les efforts des anciens.

Naturellement la construction se ressentit de cet état de choses : le commerce ayant pris un essor inouï les communications par terre et par mer, les routes, les voies ferrées, les canaux entraînent des travaux inouïs eux-mêmes. Je parlerai tout d'abord du plus important de ces derniers, du canal de Suez, l'œuvre la plus gigantesque qui fut jamais entreprise par les hommes sur la surface du globe. Il est d'autant plus important pour nous qu'il montrera d'une façon évidente la supériorité des modernes sur les anciens, qui, eux aussi, l'essayèrent. Chose étrange : c'est cette terre d'Égypte qui reçut les plus colossales constructions de l'antiquité, qui était aussi destinée à voir s'accomplir, en son sein, l'œuvre la plus colossale entreprise par les modernes.

Ce grand travail avait été conçu par les anciens, et quelques auteurs, entre autres Strabon, disent que le grand Sésostris en avait compris toute l'importance. Il envoya donc 300,000 hommes pour percer l'isthme. Pendant de longues années, cette armée lutta contre d'innombrables difficultés, puis, épuisée de fatigue, mourant de soif et de faim, et épouvantée par la tâche immense qu'elle avait entreprise elle se retira laissant sur le lieu des travaux, devenu presque un champ de bataille, les corps de 120,000 esclaves, dont les oiseaux seuls du désert se chargèrent de faire la sépulture. Voilà ce que fit l'antiquité tant renommée, voilà ce que firent ces Egyptiens tant vantés, ces titans antiques qu'on prétendait vaincibles dans l'art de construire. Voyons donc ce qu'ont fait les modernes et comparons.

En 1859, M. de Lesseps reprend l'œuvre. Tout ce que la nature peut entasser de difficultés, tout ce que l'imagination peut concevoir d'obstacles, tout ce qu'un ingénieur peut rencontrer de complications imprévues et de problèmes ardu à résoudre ; tout cela se rencontra sur ce chantier fameux dans les annales du monde.

Sous ce climat brûlant, dans ces lointains déserts, il fallait tout d'abord nourrir, abreuver, loger et ravitailler ces 36,000 ouvriers ; on construisit une ville, on creusa un canal amenant l'eau du Nil sur le lieu des travaux. Puis on commença à creuser ; bientôt des tempêtes de sable s'élevèrent engloutissant dans des tourbillons brûlants, travaux, machines et ouvriers. Bientôt aussi on rencontra des nappes d'eau souterraines, véritables lacs qu'il fallut épuiser et dont les infiltrations menaçaient d'envahir les tranchées. On rencontra également, et sur plusieurs lieues de longueur, un roc vif dans

lequel il fallut se frayer ce passage énorme atteignant quelque fois 80 m. de large et de 8 m. (25 pieds) de profondeur. Il fallut encore retenir aux extrémités du canal les eaux de la mer, dont la pression effroyable aurait en faisant irruption soudainement, détruit pour jamais cette œuvre admirable, dans un épouvantable cataclysme. Enfin on dut construire, à mesure qu'on creusait, les parois de ce canal qui semblait interminable. Mais là encore surgit une autre difficulté : dans ce désert on ne rencontrait pas de pierres, il fallut en inventer. Bientôt arriva une armée de machines dont les rouages puissants, broyant le sable du désert et le mélangeant avec les matières chimiques, en firent des blocs non moins énormes que ceux dont se servaient les Egyptiens. Ces blocs avaient 12 pieds de long, 5 de haut et 7 de large. On les faisait sécher sur une vaste plateforme qui en contenait 1900 à la fois.

Pendant 10 ans on travailla avec ardeur, on enlevait parfois 54-000,000 de pieds cubes (2,000,000 de m. cubes) de matière par mois. Enfin tout fut terminé, et maintenant les vaisseaux de toutes les nations du monde parcourent ces déserts fameux sur cette route magnifique de 98 milles (164 kilomètres) de long, infiniment plus difficile et plus colossale que les pyramides. En effet on avait déplacé pour l'accomplir un milliard huit cent quatre-vingt-dix millions de pieds cubes de matières, (10,000,000 de m. cubes) c'est-à-dire 28 fois le volume de la grande pyramide : le jour où ce grand travail fut achevé les Egyptiens étaient vaincus.

Le canal de Panama était plus difficile encore : traversant la chaîne des Andes dont la plus haute, la Culebra, offre en cet endroit, un massif de granit de 623 pieds (190 mètres) de hauteur. 10,000 ouvriers, 3,000 wagons, 75 dragues à vapeur y travaillèrent. (130,000,000 de mètres de cubes de matière devront être enlevés). Les portes ou écluses seront gigantesques : 69 pieds de haut (21 m.) 79 de larges, (24 m.) 14 d'épaisseur, (4.25 m.) telles seront leurs dimensions. Le poids de chacune sera de 230 tonnes : la statue de Rhamsès ne pèse que 120,000 kilos (264,556 liv.) et l'obélisque de Luxor ne pèse que juste leur poids. Ces chiffres parlent assez d'eux-mêmes, je crois, sans qu'il soit besoin de commentaires. Si vous pensez maintenant qu'un ou deux hommes étaient destinés à mettre en mouvement de pareilles masses, vous conviendrez que les Egyptiens s'effacent de plus en plus.

Il est vrai que le canal n'est pas encore achevé, mais il le sera dans un avenir plus ou moins éloigné. Quoi qu'il en soit il ne faut

point imputer la suspension des travaux à l'impuissance de la science, elle n'a encore jamais reculé dans ses entreprises, mais bien à des considérations politiques et financières.

Si l'on considère maintenant les travaux qu'à nécessités l'établissement des voies ferrées, on se rendra facilement compte encore de la supériorité des modernes. Toutes les fameuses voies romaines ou autres que sont-elles, auprès de votre chemin de fer du Pacifique, qui, avec ces 3,300 milles (5,310 k.) de longueur d'un océan à l'autre, traversant un pays aussi vaste que l'empire romain à travers mille difficultés, est certainement la construction la plus gigantesque qu'il y ait au Canada ?

En parlant des travaux nécessités par l'établissement des voies ferrées, nous ne pouvons passer sous silence les tunnels et les ponts. Là encore, l'époque moderne a accompli d'innombrables merveilles. Le plus beau et le plus important des tunnels est celui du Saint-Gothard : il traverse, de Suisse en Italie, la montagne dont il porte le nom, élevée de 10,600 pieds. La longueur du tunnel est de 16,295 verges, soit plus de neuf milles et quart (15 kilom.). Commencé en 1872, ce travail énorme ne put être achevé qu'en 1881, et coûte plus de 12,000,000 de dollars (60,000,000 de francs).

Que de difficultés encore ne rencontre-t-on point en cette circonstance. Ne pouvant faire qu'un usage assez restreint des explosifs, on dut engager avec le roc une véritable lutte à coups d'épée. A cet effet, des machines à air comprimé lançaient contre le rocher des pointes d'acier, dont chaque coup le faisait sauter en éclats. Tous ces décombres étaient aussitôt enlevés et entraînés sur des wagons roulant sur une voie ferrée provisoire. Ce qu'il en sortit de ces décombres, de ces morceaux de rocher ! On en évalue le volume à plus de 5,000,000 pieds cubes.

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le tunnel fut commencé des deux côtés à la fois. Il fallait, que les géomètres et les ingénieurs qui prirent cette décision, fussent bien sûrs de leurs calculs, car une erreur d'un dixième de ligne par pied eût entraîné, lors de la rencontre au sein de la montagne, un écartement tel qu'il eût fallu pour ainsi dire recommencer entièrement l'ouvrage. Quelle science, mais aussi quelle responsabilité !

De plus, on avait calculé à quelle époque on se rencontrerait et, à mesure que cette époque approchait, malgré la sûreté des calculs, l'angoisse prenait au cœur ces braves ouvriers que les assurances de leurs savants ingénieurs parvenaient à peine à rassurer. Depuis

tant d'années qu'on travaillait à ce tunnel qui semblait devoir être interminable ! Pourtant un soir les ouvriers en retournant chez eux se dirent : c'est demain que nous devons nous rencontrer. En effet dans la journée, ils avaient cru entendre dans la montagne un bruit sourd qui s'accroissait insensiblement ; le lendemain on put distinguer les coups répétés des machines frappant le roc précipitamment. Enfin on entendit les voix des travailleurs. Les cœurs étaient pleins d'angoisse. tout à coup, un coup plus violent retentit et une énorme pierre roule sur le sol : le Saint-Gothard était percé. Ah ! avec quel entrain on la chargea sur les wagons qui devaient l'emporter pour jamais et la faire rentrer dans le cahos d'où elle sortait. Et puis ce furent des cris, des applaudissements, du délire. Au lieu du concert de malédictions qui accueillait jadis l'achèvement des édifices de l'antiquité, ce fut un tonnerre d'acclamations pour ces ingénieurs qui venaient d'accomplir un travail auprès duquel sont bien pâles, croyez-le, les antiques merveilles. Et alors les drapeaux se déployèrent, les bras s'ouvrirent de part et d'autre et les braves ouvriers s'embrassèrent les uns les autres. Oui, on s'embrassa, car, sous ces 11000 pieds de terre, au sein de cette montagne, jusque alors presque infranchissable, c'étaient deux grands peuples que la science unissait pour jamais dans une indissoluble et fraternelle étreinte.

Jamais, je ne crains pas de l'affirmer, jamais les anciens ne furent parvenus à accomplir ces travaux, car, encore une fois, ils n'avaient pour eux que la force matérielle, ils ne connaissaient point le secret de cette science qui a fait de notre époque, l'époque des merveilles.

Au Canada, vous avez aussi dans ce genre un travail considérable, le tunnel Sainte-Claire qui, traversant la rivière de ce nom, unit le Canada aux Etats-Unis.

Parlerons-nous des ponts : vous avez à Montréal votre pont Victoria, l'un des plus longs du monde, mais, il faut le dire, non pas l'un des plus beaux au point de vue architectural. Cependant avec ses 23 arches de 242 et 330 pieds (73.78 m. et 100.60 m.) et sa longueur de 9,184 pieds (2,720 m.) constitue une œuvre colossale, capable de rivaliser avec tout ce qu'ont fait les anciens.

Comme pont en maçonnerie, on remarque, en France, le viaduc de Chaumont. Il ressemble beaucoup aux aqueducs romains, et les surpasse de beaucoup en dimension et en puissance. Il a 600 m. (1,968 pds) de longueur sur 50 (164 pds) de haut et contient 60,000 mètres cubes (2,117,253 pds cubes) de maçonnerie. " On est vive-

ment frappé à la vue de cette ligne innombrable d'arcades si légères et pourtant si solides qu'elles ne craignent rien du poids des trains les plus lourds ni des secousses imprimées par leur rapidité" (1). Quelle différence avec ce fameux pont romain du Gard, mal conçu mal exécuté, aux arches inégales sans élégance et, dont l'aspect pourtant, à cause du merveilleux qui fait souvent tout le prix des édifices anciens, faisait prononcer à J. J. Rousseau cette parole ridicule : " Que ne suis-je né Romain ! "

Considérez maintenant le pont du Garabit, le plus beau construit, en France, au point de vue de la construction métallique : il fut, à une hauteur de 400 pieds (122 mètres), lancé d'une seule pièce d'une montagne à l'autre, sur une longueur de 450 mètres (1476 pds), sa longueur totale est de 564 mètres (1849 pds), l'arche principale qui le soutient a 165 mètres (541 pds) d'ouverture. On comprendra que, pour lancer cette arche gigantesque à une telle hauteur, les échafaudages eussent coûté presque aussi cher que la construction elle-même. Aussi M. Eiffel, qui a construit ce pont, eût-il l'idée hardie de les supprimer complètement. Il fit commencer l'arche des deux côtés à la fois ; 28 cables d'acier ancrés dans le sol et de puissants massifs de maçonnerie retenaient chaque tronçon à mesure qu'il s'avavançait au-dessus de l'abîme. Quand ces deux tronçons se rencontrèrent, les dernières pièces furent posées et l'ingénieur donna l'ordre de lâcher les cables. Ce fut alors que le pont lui-même, qui avait été construit tout entier sur le sol même, dans la direction de l'arche, fut glissé doucement au moyen de rouleaux et de puissants leviers sur les piliers, puis sur l'arche même jusqu'à ce que sa tête ait atteint l'autre montagne. Nous parlerons tout à l'heure de cette opération.

Le pont du Forth, en Angleterre, est plus merveilleux encore. Situé près d'Edimbourg, en Écosse, il est formé de deux arches ou travées de 580 mètres de largeur (1902 pds) ; de deux autres de 230 mètres (754 pds) et 15 autres de 50 mètres (164 pds)

Pour former ces voûtes métallique, il a fallu, encore dans ce cas, se passer d'échafaudages. On a commencé par faire la fondation des trois seuls piliers qui supportent toute l'œuvre métallique. Chacune de ces fondations est formée d'un groupe de 4 colonnes de maçonnerie de 15 mètres (49 pieds) de diamètre et de 11 mètres (36 pieds) de hauteur construites sous l'eau. " Que sont les colonnes de Kar-

1) André Lefèvre.

nac à côté de ces géants ; ” Ces colonnes sont en granit et reposent soit sur le roc, soit sur d’immenses caisses métalliques, remplies de béton qui y a été refoulé à l’air comprimé et qui, coulées au fond de la rivière, y constituent comme des blocs de roche inébranlables. Ces caissons sont de véritables tours de 22 mètres (72 pds) de diamètre et de 50 de haut (164 pieds), plus considérables par conséquent que les gros piliers qui soutiennent le dôme de Saint-Pierre. Notez bien que ce travail colossal s’est fait par 69 mètres de profondeur d’eau. Sur ces fondations on éleva la pile métallique proprement dite, aussi haute que la grande pyramide (130 mètres), puis on l’a continuée des deux côtés, les ouvriers avançant toujours au-dessus de l’eau sur leur propre ouvrage. On ne peut se faire une idée du spectacle saisissant de ces pyramides métalliques qui, prolongées des deux côtés à la fois et infiniment plus larges du milieu que de la base, essayaient de se rencontrer au-dessus du fleuve, à près de 600 mètres (1698 pds cube) de distance l’une de l’autre. Plus de 53,000 tonnes de fer sont entrées dans cette gigantesque construction, et les seules fondations, avec les allongements absorbèrent plus de 100,000 mètres cubes de maçonnerie (3,528,757 pieds cubes).

Le pont du Forth est une des merveilles de la science moderne, et je répète avec plus de confiance que les anciens n’ont pas un seul travail à comparer avec celui-ci au point de vue du colossal et du calcul scientifique. Tous les ponts anciens et modernes sans exception le cèdent devant lui.

Mais il faut nous hâter, tant sont innombrables les merveilles accomplies de nos jours. C’est la construction des piliers du pont de Garabit qui inspira à M. Eiffel l’idée d’élever cette autre merveille à laquelle son nom est resté attaché : cette tour appelée à demeurer éternellement comme un glorieux souvenir de l’exposition de 1889.

On en a tellement entendu parler dans ces derniers temps par le monde entier, qu’il est inutile ici d’en faire la description. Je me contenterai de donner quelques chiffres qui me serviront à pouvoir donner une idée de l’importance de l’édifice.

Pendant les deux années qui ont précédé sa construction, de 1885 à 1887, près de 40 ingénieurs ont travaillé incessamment aux calculs qu’elle a nécessités. La tour ayant été bien déterminée et divisée en 29 parties, chacune de ces parties a été l’objet d’une étude spéciale et chaque étude forme la base de toute une série de dessins géométriques calculés à l’aide des tables de logarithmes. On compte

plus de 2,500 dessins de trois pieds de côté. La tour a 120 mètres 22 (394 pds) de côté et 300 mètres ou 984 pieds de hauteur. Son poids est de 16,000,000 de livres ; on y compte 12,000 variétés de pièces de fer percées de 7,000,000 de trous de rivets, qui, mis bout à bout, formeraient un tube de 43 milles de longueur (69 kilom. 187) ; ces pièces sont reliées entre elles par 2,500,000 rivets pesant à eux seuls 850,000, livres.

On a dû se servir, pour les fondations où les eaux de la Seine s'infiltrèrent, de caissons métalliques de 15 mètres (49 pds) de côté, chargés, en leur milieu, d'un lit très pesant de béton durci. Les ouvriers entraient dans cette sorte de vaste chambre métallique par un gros tube placé en son milieu, et travaillaient en dessous de la caisse éclairée à la lumière électrique : ils creusaient le terrain. A mesure qu'ils creusaient, l'énorme masse dont les bords étaient tranchants et qui pesait plusieurs tonnes, enfonçait par-dessus eux. Une fois descendues assez profondément, les ouvriers sortirent par le tube, on retira les machines qui leur envoyaient l'air comprimé, on remplit tous les vides avec du béton, et le caisson ne forma plus alors qu'un bloc de rocher inébranlable sur lequel s'appuie le vaste pied de la tour.

Ah ! si les Egyptiens en avaient fait autant, on crierait à la merveille, on porterait jusqu'aux nues cet esprit si observateur, si industriel, si savant, sietc., mais des ingénieurs modernesallons donc

Le premier étage de la tour est à 56 mètres du sol (183 pds) et sa surface est de 4,200 mètres carrés (plus d'un acre) ; la deuxième plateforme est à 115 m. 74, (379 pds) enfin la troisième est à 276, (905 pds), sa grande salle peut contenir 800 personnes ; elle est fermée de glaces mobiles qui mettent le visiteur à l'abri du vent pendant qu'il contemple le magnifique panorama étendu sous ses yeux. A cette hauteur vertigineuse la vue se perd dans des horizons infinis, aucun bruit n'arrive plus de la terre que recouvre le firmament dont l'ampleur est immense. Une fois vu, ce spectacle grandiose demeure gravé pour jamais dans la mémoire.

Les ascenseurs peuvent monter 2350 personnes par heure et 10,000 visiteurs peuvent se promener à l'aise à travers les galeries de ce vaste édifice. Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est la précision avec laquelle il a été construit. Chaque pièce a été dessinée, vérifiée à l'usine, et rendue au chantier, n'avait plus qu'à être placée. Il n'y avait pas de machine à travailler le fer sur le lieu

des travaux,* et on ne pouvait y retoucher les pièces ; cependant aucune d'elles n'en avait besoin, calculées qu'elles étaient toutes au dixième de millimètre. Jamais encore on n'avait vu pareille harmonie entre l'ingénieur et l'ouvrier.

La voilà donc notre pyramide moderne, infiniment supérieure au point de vue de la construction et du calcul à tout, absolument tout ce que nous a laissé l'antiquité ; les pyramides d'Égypte ne sont que le fruit de la force brutale, la tour Eiffel est le résultat de la force intellectuelle. " Elle ne sert à rien " disent naïvement ses détracteurs. Misérable attaque, piètre argument ! Ne pouvant n'y reprendre pour l'élégance des formes et la science de l'exécution, ils ont trouvé ce cri ridicule, " elle ne sert à rien. " A quoi servez-vous vous-même, pauvre homme, qui osez soutenir une pareille thèse et fermer ainsi les yeux devant l'évidence ! Allez donc la visiter, et vous verrez qu'elle constitue, dès maintenant, un des observatoires les plus importants qu'il y ait au monde. Et, en supposant qu'elle ne servit à rien, pourriez vous me dire, profond penseur, quelle grande utilité il y avait à renfermer le corps d'un tyran dans une pyramide ? A quoi servaient les obélisques ? A perpétuer le souvenir de grandes victoires, me direz-vous. Et moi je vous dis : N'eût-elle servi qu'à demeurer comme un éternel souvenir de la magnifique exposition qui s'étendit à ses pieds, comme un spectacle merveilleux offert au monde, elle eût été encore plus utile et plus glorieuse que les pyramides et les arches et les colonnes triomphales élevés par les potentats.

Si admirable qu'elle soit pourtant, le palais des machines qui lui fait pendant, à l'autre extrémité du terrain de l'Exposition, est plus étonnant encore.

Pour abriter les merveilleuses inventions, les machines colossales que la science a créées, il fallait élever un palais qui fut à la fois digne de les recevoir et capable de les contenir : il fallait faire énorme et beau, c'est-à-dire une chose presque impossible : et pourtant ce qui paraissait n'être qu'un rêve irréalisable, est aujourd'hui un fait accompli. Le palais des machines forme un carré allongé de 420 m. (1700 p.) de longueur sur une largeur de 115 m. 378 p., soit une surface totale de 48,300 m. carrés ou 682,400 pieds carrés.

Si vous ajoutez à cette surface énorme les galeries attenantes à la nef principale, vous avez une superficie totale de près de 70,000 m. carrés (18 acres). Ce qui fait surtout de cette salle une merveille, c'est que, avec cette surface énorme qu'elle recouvre, il n'y

a pas une seule colonne, pas un seul pilier, pas un seul point d'appui intérieur pour en supporter la voûte, qui, d'un seul jet, s'élance à 45 m. (150 p.) de hauteur, traverse l'espace énorme de 492 p. sans que rien ne la soutienne, pour aller s'appuyer sur l'autre côté.

Voilà la plus vaste salle que les hommes aient construite sur la terre: tout ce qu'ont fait les anciens, le Colysée, la salle hypostyle de Karnac, le cirque d'Olympie etc., sont surpassés de moitié par cette salle énorme soutenue par 26 arcs métalliques ne pesant pas moins chacun de 400000 livres et dont la moitié d'entre eux ont été levés d'une seule pièce!

Quelle puissance de calcul, quelle perfection mathématique a présidé à l'érection d'un semblable monument dans lequel 400000 personnes pourraient tenir! Et quand on pense que ce magnifique travail s'est accompli en 5 mois seulement, d'avril à Octobre 1883.

Voilà, exposées rapidement, quelques-unes des merveilles accomplies par les modernes et en faveur desquelles les faits parlent assez d'eux-mêmes. Et remarquez bien que je n'ai parlé ici que des travaux accomplis: que serait-ce donc si je vous citais quelques-uns de ces projets étudiés par nos ingénieurs, et pour lesquels la force financière fait défaut. Je ne vous en citerai qu'un: le pont sur la Manche.

Ce projet, étudié par des savants d'expérience, comme MM. Schneider, Hersent, John Foyler et Benj. Baker, a été reconnu possible par eux et une foule d'autres ingénieurs autorisés. Seules des considérations politiques s'opposent à sa construction.

Ce pont, jeté entre la France et l'Angleterre sur une longueur de 38 kiloms (22 milles) et une largeur de 100 pieds, serait la merveille de la fin du siècle. On construirait les fondations dans d'immenses tours métalliques solidement ancrées pour résister aux oscillations des vagues, et qui enfonceraient doucement dans la mer jusqu'à 55 mètres de profondeur à mesure que la construction avancerait à l'intérieur. Ces piliers ainsi construits à l'air comprimé auraient 57 mètres (186 pds) de large et 70 mètres (229 pds) de haut; leur surface de base serait de plus de 1600 pieds carrés. Sur cette fondation s'élèverait la pile métallique haute de 43 mètres environ (141 pds), puis le pont et sa gigantesque charpente, ce qui porterait l'édifice à 122 mètres (400 pds) audessus des hautes eaux et à 177 mètres (580 pds) de hauteur totale.

L'espace entre chaque pilier serait alternativement de 500 et de 250 mètres, (1600 et 800 pieds). Et les 4 voies de chemin de fer se

trouveraient à 72 mètres, 160 pieds au dessus des hautes eaux. Le pont serait en acier, car, on a, avec l'emploi de ce métal au point de vue du poids, une économie de moitié sur le fer. Il coûterait 360,000,000 de francs. Construit en treillis de manière à offrir le moins de prise possible aux flots, 2,000,000 de tonnes d'acier y passeraient. Il serait fini en six ans et pourrait supporter un poids de 25,000 tonnes.

Voilà donc, quelques exemples des admirables travaux de nos jours. Comme vous le voyez, ils ne le cèdent en rien pour le colossal aux travaux des anciens, et ils sont de beaucoup supérieurs à ces derniers par la science et l'exactitude qui a présidé à leur construction accomplie à coup sûr, l'ingénieur pouvant répondre du succès avant de commencer son œuvre, tandis que les anciens n'en étaient jamais certains. De plus, et c'est là surtout le grand point, ils ont été accomplis sans esclaves, sans souffrances, par des hommes libres, dont le travail reçoit sa juste récompense et dont le plus humble peut faire valoir ses droits et faire punir sévèrement le chef des travaux qui lui a refusé justice.

P. COLONNIER

A suivre

LES ADVERSAIRES DU CATHOLICISME

Nous sommes attaqués de quatre côtés. Les exégètes ou plutôt cette école romantique de Strauss et de Renan qui a inventé la critique transcendante de la Bible, cette école nie l'authenticité du Pentateuque, des Prophètes, des Evangiles et soutient que l'ancien et le nouveau Testament sont des inventions humaines ou même des falsifications. Entre autres réponses aux objections de cette espèce voici une réponse nouvelle que les découvertes archéologiques nous ont donnée depuis soixante ans. Les ruines de Ninive, de Babylone, de toute l'Egypte, dans ce qu'on a pu lire jusqu'ici, confirment, dans toutes ses parties, sans une seule exception, les récits historiques de la Bible. Si ces récits sont vrais, apparemment le livre qui les contient l'est aussi. Que les exégètes incrédules du temps présent se tournent donc vers des objections nouvelles. On en inventera jusqu'à la fin des siècles, et nous les vaincrons jusqu'à la fin des siècles. Relativement aux Evangiles, nous avons une réponse qui nous dispense de toute autre, ce me semble. Les apôtres auteurs directs ou indirects des Evangiles et leurs disciples, se sont fait tuer pour en affirmer la véracité. Que voulez-vous de plus ? Des milliers d'hommes se seraient-ils fait tuer les uns après les autres pendant 300 ans consécutifs, de Néron à Constantin, pour faire triompher une imposture ? C'est impossible.

Comme les exégètes, les rationalistes sont des savants. Que veulent-ils ? La souveraineté de la raison, c'est-à-dire qu'ils prétendent que la raison est tout et qu'elle peut tout, et que la foi n'est que le produit de l'imagination, une illusion des âmes faibles. Cette science des rationalistes est une science usurpatrice qui sortant de ses frontières envahit le voisin. Que répondons-nous ? Nous portons le défi aux rationalistes de donner aucune lumière sur la création du monde et sur l'origine du mal. Donc en dehors de la raison, il y a la foi qui seule sur ces deux points enseigne le genre humain.

Les matérialistes aussi sont des savants, mais leur science est tronquée et décapitée. Nous ne trouvons, disent-ils, dans nos labo-

ratoires, ni Dieu ni âme. Nous répondons : Si tel est le résultat de vos laboratoires, sortez et regardez dehors l'ensemble et non le détail de la nature. Cet ensemble, expliquez-le. C'est ce que les matérialistes ne feront jamais. Ils expliqueront un à un, plus ou moins bien, les nerfs, les muscles, les corps simples ou composés, les liquides et les gaz, mais l'ensemble de la nature jamais. Donc la matière n'est pas tout.

Je ne classe pas dans les savants cette foule des libres penseurs, si nombreuse dans les grandes villes parce que la famille y est détruite. Ce ne sont pas des savants étudiant et raisonnant, ce sont des révoltés. Pas de surnaturel, s'écrient-ils. Ce sont nos plus redoutables adversaires, parce que la logique avec quoi nous triomphons des exégètes, des rationalistes, des matérialistes, n'a sur leurs passions presque aucun pouvoir. Cependant dans tous les temps, dans tous les lieux, les hommes ont la croyance en un monde supérieur au monde présent, en des êtres supérieurs à nous. Cette croyance est universelle depuis 7,000 ans. Les amulettes des nègres sont elles-mêmes une preuve de foi au surnaturel. L'horreur du surnaturel dans tous libres penseurs est tout simplement une conséquence de leur horreur de toute autorité, de tout joug, de toute obéissance. En effet si le surnaturel existe, comment nier que Dieu nous ait révélé la vraie religion, et s'il nous a donné la religion révélée, comment n'aurait-il pas institué une autorité pour la maintenir ? (*Revue de la science nouvelle.*)

F.-A. HÉLIE.

LE PREMIER PAS DE BABY

Georges, cher Georges, grande nouvelle !!!

Notre fils a fait son premier pas !

C'était hier. Je le roulais dans sa petite voiture, allant de la volière à la basse-cour, appelant les poules, imitant le coq, et bien fière des éclats joyeux que je provoquais chez mon baby.

Son rire argentin n'est-il pas mon plus beau concert ? on dirait de petites clochettes de cristal frémissant sous un battant d'or pur.

Le soleil jetait des rayons empourprés sur sa tête blonde, ses yeux brillaient, et de ses petites mains il effeuillait des roses.

Denise vint vers nous, et le menaçant du doigt :

—Oh ! le petit paresseux, fit-elle en souriant, il faut marcher, monsieur, car vous voilà un grand homme.

Elle le prit dans ses bras, et le posa debout sur le sable de l'allée.

—Denise, m'écriai-je, prenez garde ; il est encore si petit !

En vérité, j'étais toute tremblante d'une si téméraire entreprise.

—Mais regardez donc, Madame, il va s'en tirer à merveille !

Agenouillée à quelques pas en avant, elle le tentait par une petite fraise rouge et parfumée, qu'elle tenait à la main.

—Viens, Maurice, disait-elle, viens tout seul comme un grand garçon.

Le pauvre petit jetait des yeux d'envie sur le fruit tentateur ; puis il me tendait la main avec un regard suppliant... Et j'avais la cruauté de résister à ce muet appel !

Alors, se voyant privé même du secours maternel, Baby poussa un gros soupir ; et, tout seul entreprit le périlleux voyage.

—C'est cela, mignon, s'écriait Denise... approche... approche... encore un pas.

Je lui faisais un double rempart de mes bras étendus, et Baby trébuchant, le regard effaré, ses petites mains en avant, atteignit enfin notre amie avec un grand éclat de rire.

J'étais triomphante et, bien vite, saisissant Maurice dans mes deux bras, j'accourus au salon, pour y donner sur le tapis moelleux, une représentation du talent de notre chéri.

Toute la maison s'assembla. Mon père lui tendait une de ses bonnes pastilles de chocolat, dont il est si friand et l'encourageait d'un sourire. Yvonne, le visage radieux, n'avait plus les yeux assez grands pour l'admirer, et Pornic, au coin de la porte, le corps penché en avant, l'œil fixé sur Baby suivait tous ses mouvements.

— Bravo, petit amiral, faisait-il. . . courage. . . courage c'est cela !

Et voyant Maurice atteindre la pastille avec un petit air de malice :

— Ah ! mille sabords, s'écria-t-il joyeusement, bientôt ce petit mousse-là vous montera dans les hunes !

La joie était générale, c'était à qui embrasserait Maurice pour le récompenser de ses hauts faits.

L'heure du sommeil était venue. J'emportai, dans ma chambre, notre cher trésor ; et là, je me mis à le bercer doucement. Il était sur mes genoux comme dans un doux nid ; il riait en gazouillant, et moi, berçant toujours, je lui disais le cœur bien ému :

— Voilà donc ton premier pas, Maurice, voilà donc la première plume de ton aile qui commence à poindre. Elle grandira ; et, un jour, cher oiseau curieux, tu t'élanceras hors du nid, tu m'abandonneras. . . et, dans cette course dangereuse que les hommes font à travers la vie, tu seras blessé peut-être. . . . Alors, Maurice, songe à la tendresse de ta mère, à son indulgence infinie ; reviens à elle, et tu recevras, de celle qui aime toujours, le baiser qui console.

Je lui disais encore :

— Que seras-tu, mignon ?

Un capitaine comme ton père ? . . . Non, non ; les hommes sont cruels, ils se font la guerre. . . et si tu tombais dans une bataille, moi j'en mourrais ! (Si tu savais, Georges, combien ce mot de guerre me fait frémir en songeant à toi !)

De nouveau je reprenais :

— Seras-tu un marin ?

Non encore, les flots sont perfides et les pays lointains pleins de dangers.

Un saint évêque ?

C'est cela, Maurice. Sur ton petit doigt rose brillera un jour la bague pastorale ; tu passeras au milieu des hommes les mains étendues pour les bénir ; tu passeras en faisant le bien, tu passeras entraînant à ta suite tous ceux que tu aimes. Oui, tu graviras les sentiers du ciel, mon ange chéri ; et nous, mettant nos pas dans chacun de tes pas, nous arriverons tous à la céleste patrie.

Mon bon Georges, d'ici je te vois sourire de l'enthousiasme de ta Marguerite ; mais, ne t'inquiète pas, ami ; ne m'en veux pas surtout de ce que je viens d'écrire ; car c'est un rêve !... le rêve pieux de toutes les mères !

Lui, notre cher enfant me souriait, me regardait de ses beaux yeux limpides ; puis, peu à peu, ses paupières se fermèrent, et je le posai dans son petit berceau en plaçant sur son front le plus tendre des baisers.

VARIA.

La curiosité était un des défauts de la société mondaine de la Rome impériale ; elle était d'ailleurs sollicitée et alimentée par les *Diurna*, journaux fin de siècle, dans lesquels on rapportait les succès ou les chutes des acteurs et des chanteurs, les rivalités ou les triomphes des coureurs dans le cirque, les fêtes nuptiales, les festins, les cérémonies funèbres, les événements militaires, les longévités et les fécondités extraordinaires, les pluies de feu ou de pierre, les inondations, les incendies, les exécutions à mort, les banqueroutes, etc.

Les *Diurna*, bien que manuscrits, étaient assez répandus dès le temps de Juvénal ; il parle d'une dame qui passait sa matinée à lire le journal.

La curiosité des mêmes choses n'est point, tant s'en faut, bannie de la société mondaine, fin de notre siècle. On pourrait parler de plus d'une dame qui passe sa matinée, et même plus longtemps, à lire le journal—les " faits piquants, coupables ou malheureux, " comme ont dit dans le *Journal des Faits* de l'abbé M., boulevard Montparnasse (*sic*).

Le *Diurna* l'était néanmoins incomplet ; la police impériale ne permettait pas d'en dire trop long ; mais il avait un supplément dans le *parasite*, personnage industriel à recueillir les scandales et les médisances de la ville, à les embellir, à en inventer au besoin. Il avait place au bas bout de la table de l'orgueilleux patricien ou de l'affranchi enrichi par l'usure, qu'il flattait et égayait par des récits qui devenaient ensuite le thème des conversations tout à la ronde.

" Cet homme, le parasite, invente force nouvelles qu'il débite comme vraies ; il sait ce que le roi des Parthes a dit en son conseil privé ; il donne le compte exact de l'armée du Rhin, et de celle de la Sarmatie ; il est au fait des ordres que le roi des Daces a transmis par écrit confidentiel ; aucun des ressorts cachés de la politique ne lui est inconnu, et partout il a des intelligences secrètes. Il n'est pas moins au courant des nouvelles de la ville, dont il possède toute l'histoire scandaleuse, et il vous apprendra que telle veuve est enceinte, dans quel mois elle le devint, et de qui etc. " *Martial, XXXVI.*

Ce type, fin de Rome, ne s'est pas perdu ; il s'est transformé : c'est le *reporter*, fin de notre siècle. Entre le parasite, spirituellement dé-

crit par le poète latin, et le reporter actuel, il n'y a guère que cette différence : le premier était payé de sa peine en reliefs succulents de plantureux festins et s'en allait le ventre plein ; le second est payé, ici ou là, par raccrocs, de 10 à 12 sous la ligne, et s'en va, plus d'une fois à travers les carefours, le ventre creux.

En l'abbaye de Luxeuil, au septième siècle, se trouvait un moine du nom de Frodobert ; il était si pieux et si complaisant qu'il paraissait parfois simple d'esprit ; ses compagnons s'amusaient à lui jouer des tours d'écolier. Un jour un de ses frères, scribe très habile, le pria d'aller demander à un autre un compas dont il avait besoin pour dessiner des enluminures de manuscrit. Frodobert part, et revient au bout de quelque temps, rouge, marchant péniblement et portant au cou une meule énorme. L'écrivain éclate de rire. On avait fait un tour à Frodobert en jouant sur le mot *circinus* qui, en basse latinité, signifie compas et également meule.

Le bon Frodobert n'avait pas protesté, et voulant remplir fidèlement la commission, il rapportait péniblement la *circinus* dont on l'avait chargé. (Vie de saint Frodobert).

En 719, au combat d'Amblef, un soldat de l'armée du roi vint se plaindre à Charles Martel qu'un des vainqueurs lui avait coupé le pied dans une église. C'était une atteinte criminelle au droit d'asile. Le maire du palais fit comparaître l'accusé. Celui ci répondit tranquillement que son accusateur avait tort. Il est vrai, dit-il que le corps du soldat était déjà dans l'église, mais la jambe n'y était pas encore. La défense parut bonne et la chose en resta là. Que ce soldat n'était-il plutôt avocat !

Le Pape Paul 1er écrivait à Pépin le Bref en 758 : " Nous envoyons à Votre Excellence et Précurrence, pour sa bibliothèque, tout ce que nous avons pu recueillir de livres, c'est-à-dire un Antiphonal et un Responsal, l'Art grammatical d'Aristote, les Livres de Denys l'Aréopagyte, la Géométrie, l'Orthographe, la Grammaire, tous les écrivains qui traitent de l'extravagance des Grecs, et surtout d'Horloge nocturne." Le Pape ne prévoyait pas les néo-Grecs de la Renaissance.

Charles le Chauve était à table avec le savant moine irlandais. Jean Scot surnommé *Erigène*. Il demanda brusquement quelle différence il y avait entre *Scot* et *Sot*. La largeur de la table répartit Scot. " On ne dit pas si cette répartition facilita la digestion du roi.

On sait que les calvinistes dirent qu'ils avaient pris les armes lors de l'affaire d'Amboise, pour le service et par amour, par respect pour François II. Voici les honneurs funèbres respectueux qu'ils lui rendirent, au témoignage de Claude de Saintes, auteur de *Les Pillages et ruynes notables* :

" A Orléans, aucunes fois ils habillaient l'un d'entr'eux en prêtre pour dire la messe. Ils le menaient en triomphe à travers la ville, chantant par dérision *Te Deum Laudamus* ou *Requiem* et faisaient mille autres insolences. Dans les églises et les maisons ecclésiastiques, rien ne demeura entier. Ils déchiraient les livres, brûlaient les bibliothèques. Toute image figurée fut détruite. Tout sépulcre éminent fut ouvert, mis en pièces, les ossements brûlés ou jetés sur terre. (On sait que Jeanne d'Arc ne trouva pas grâce à leurs yeux). Ils fricassèrent et brûlèrent le cœur enterré en l'église Sainte-Croix, le cœur de l'innocent et aimable roi François II qui fut tant regretté de son peuple, C'est à Orléans qu'il était mort et il y avait assemblé les Etats pour tâcher de conjurer les malheurs que nous voyons aujourd'hui. "

La mort de François II laissait veuve la " tant douce " Marie Stuart, qui aimait le beau pays de France, qu'on lui fit, pour des raisons politiques, abandonner pour le trône chancelant d'Ecosse. Il ne s'agit pas de raconter " l'histoire " de la victime des presbytériens et d'Elisabeth, la reine *Vierge*, pour les Anglais exclusivement ; il s'agit de donner le récit des adieux de Marie à la France, par Brantôme.

" Ainsi qu'elle commençait à vouloir sortir du port et que les rames commençaient à se mouiller, elle y vist entrer en pleine mer et tout à à coup à sa veüe s'enfoncer un navire devant elle et périr, et la plupart des mariniers se noyer . . . Ce qu'elle voyant, s'écria incontinent : Ah mon Dieu ! quel augure de voyage est cecy. " Et la galère étant sortie du port il s'esleva un petit vent frais, on commença à faire voile et la chiorne se reposa. La reine sans songer à autre action,

s'appuie les deux bras sur la poupe de la galère du côté du timon et se mit à fondre en grosses larmes, jettant toujours ses beaux yeus sur le lieu d'où elle estait partie, prononçant toujours ces tristes paroles : " Adieu France ! adieu France ! " les répétant à chaque coup. Cet exercice dolent dura près de cinq heures, jusqu'à ce qu'il commença à faire nuit, et qu'on lui demanda si elle ne se voulait point oster de là et souper un peu. Alors redoublant ses pleurs plus que jamais elle dit ses mots : " C'est bien à cette heure, ma chère France, que je vous perds entièrement de vüe, puisque la nuit obscure est jalouse de mon contentement de vous voir et m'apporte un voile noir devant mes yeus pour me priver d'un tel bien. Adieu donc ma chère France, je ne vous verrai plus jamais ! "

Marie Stuart eut pourtant, le lendemain matin, la consolation d'apercevoir encore la terre de France. " Si bien que le jour paraissant, parut encore le terrain de France. " Le timonier en ayant informé la reine : " Elle se leva sur son liect, et se mit à contempler la France encore, et tant qu'elle peut ; la galère s'esloignant elle esloigna son contentement et ne vit plus son beau terrain. Adonc redoubla encore ces mots : " Adieu la France, je pense ne vous voir jamais plus ! "

Ce récit touchant ne sent point la gasconnade que les huguenots ont reprochée à Bramtôme parce qu'il disait trop nettement la vérité sur leurs complots noués, au dedans et au dehors, par leur chef le plus politique, Coligny, rénégat de sa foi et ennemi de sa patrie ; ce récit montre que Marie Stuart ne se consolait pas de quitter la France par la pensée qu'elle persécuterait les presbytériens dans le royaume d'Ecosse. Et dire pourtant qu'il y a des petits traités (d'histoire) qui insinue clairement cela, non par gasconnade, mais par modération !

Le premier registre criminel du Châtelet, de Paris date du samedi 24 juillet 1389. Aléaume Cachemarrée, à son entrée en fonctions comme greffier, voulut tenir exactement note des prisonniers et détails des procès. Ce premier registre s'arrête au 18 Juillet 1392.

C'est un Juif qui inaugure les tables des chapitres : " Salomon, de Barcelonne, juif et voleur, qui fut condamné à être pendu entre deux chiens. " Pauvres chiens !

Ce fut le 1er mai de l'année 1472 que fut établie la coutume de sonner l'Angelus à midi. " Ce jour là, le roi (Louis XI) fit faire à

Paris une procession solennelle, en ordonnant de faire sonner toutes les cloches à midi, afin que chacun récitât l'*Angelus* et l'*Ave Maria* pour attirer la protection de la sainte Vierge sur la France. ”

L'office du saint sacrement a-t-il eu pour auteur saint Thomas d'Aquin ? Les hollandistes le contestent. Le dominicain Noël Alexandre, en ses *Dissertationes historice* (1680), l'affirme. “ Dans cet office, se trouve l'hymne qui commence par *Verbum supernum prodiens*, d'où sont extraits les quatre vers que l'on chante à l'élévation. C'est sous Louis XII que l'usage en fut introduit en France.

“ On connaît les principaux faits de la lutte entre le pape Jules II et le roi Louis XII. Le faux concile que celui-ci a réuni à Pise, s'est réfugié à Lyon. Cette ville a été frappée d'interdit par le pape. C'est alors que le roi demanda à tous les évêques de France d'ordonner qu'on chantât la strophe extraite de l'hymne *Verbum supernum* :

O Salutaris hostia
Qui cœli pandis ostium.
Bella premunt hostilia,
Da robur fer auxilium.

“ Seulement dans la chapelle du roi on avait introduit une variante ; au lieu des deux derniers vers on mettait ceux-ci :

In te confidit Francia
Da pacem, serva lilium.

“ La paix faite l'usage resta. Mais la strophe que l'auteur original avait appliquée aux ennemis de l'âme et que Louis XII avait dirigée contre ses ennemis politiques, retrouva son premier sens. ” (Théraize. Questions sur la Messe, 1699). |

“ Il n'est personne en France, rapporte Giustinano, ambassadeur de Venise (1545), il n'est personne en France, si pauvre qu'il soit, qui n'apprenne à lire et à écrire. ”

Les statuts du diocèse d'Evreux (1576) confirment le dire de Giustinano ; on y lit :

“ Il faut admirer le zèle de nos pères pour l'instruction. Il eût été difficile autrefois (avant les guerres civiles et l'invasion du protestantisme) de trouver une paroisse un peu populeuse qui n'eût sa maison d'école. ”

Du temps de la reine Anne d'Angleterre, Addison écrivait dans le *Freeholder* :

“ Grâce aux journaux, notre nation, qu'on appelait jadis une nation de saints, est devenue une nation [de politiques. Il n'est personne, quel que soit son sexe, qui n'ait son ministère de prédilection et son plan de gouvernement. Nos enfants sont whigs et tories avant d'avoir su distinguer leur main droite de leur main gauche ; et la première leçon qu'on leur donne, consiste à leur faire détester la moitié de la nation. ”

Ne serait-il pas facile de nommer certain pays, où, grâce aux journaux, s'est produit et s'aggrave un changement analogue à celui qu'Addison déplorait pour la paix intérieure de l'Angleterre au commencement du siècle dernier ?

Addison était journaliste : ses écrits avaient de l'autorité sur l'opinion, parce que, jugeant les choses et s'occupant rarement des personnes, il s'efforçait d'adoucir au lieu d'envenimer les controverses politiques dans lesquelles il portait la modération naturelle de son caractère et l'élégante urbanité de son style.

Il serait bon, utile, nécessaire à l'union et à l'avenir de certain pays facile à nommer, que les journalistes de ce pays-là prissent Addison pour modèle dans les controverses politiques.

Malheureusement, il semble qu'il y ait bien loin de ce souhait à sa réalisation.

LES DEUX FRÈRES

V

(Suite.)

—Mon ami, dit mon père qui était la sobriété même, je préfère ne rien boire du tout, car je n'ai pas soif.

—Comment ! Boire sans soif, mais c'est justement le privilège de l'homme ! Voyons, mesdemoiselles, une petite douceur ? Hein ! Olivier, ne m'aidez-vous pas, cette fois ?

Olivier remercia en saluant.

“ Décidément, vous ne voulez pas que je verse ? Ha ! ha ! ha ! Elle est bonne celle-là ! Ha ! ha ! ha ! ”

On avait apporté des lumières. Madame du Quillio persuada à son mari qu'il devait remettre son habit.

“ Oui, dit-il crainte d'enrhumer. Et pourtant je suis ferré à glace ; or, qui ne craint pas la glace ne craint pas les fraîcheurs de juin. Pen-Arech, une partie de tric-trac ? ”

Mon père et M. du Quillio entamèrent une partie. Les jeunes filles s'assirent en formant un demi-cercle qui partait de la table du tric-trac et aboutissait au fauteuil de madame du Quillio. Olivier alla s'asseoir à côté de Sophie. Pour moi, je crus devoir rester près de madame du Quillio, dont la conversation un peu insignifiante ne m'empêcha pas, durant toute la soirée, de songer qu'il y avait de l'autre côté de Sophie une petite place où on aurait pu discrètement loger une chaise. Mais non, la vraie place était prise.

“ Allons nous cou-cou, allons nous coucher, dit M. du Quillio en quittant la table de jeu vers onze heures ; allons taper de l'œil, ferme ! car il faudra être debout demain au chant du coq ; nous en avons encore pour deux ou trois jours à rentrer les foins. Ah ! les beaux foins ! les beaux foins ! ”

VI

Pendant trois jours, en effet, M. du Quillio s'occupa presque exclusivement de ses foins. On ne le voyait jamais le matin ; il ne consacrait à ses hôtes qu'une demi-heure après chaque repas, et, le soir

deux heures environ ; le reste de son temps appartenait aux soins agricoles. Dans la journée, il emmenait avec lui le jeune Paul Kermerel et ses filles qui paraissaient être faites à cette vie champêtre ; mademoiselle de Trevenin et Sophie l'accompagnaient fréquemment aussi. Quant à Olivier et à moi, nous restions près de mon père à tour de rôle. Lorsque Sophie était avec son oncle dans la prairie, j'offrais à Olivier de lui céder mon tour de promenade. Voilà du moins ce que je fis le premier jour un peu à contre-cœur déjà. Le second jour, je trouvai je ne sais quel prétexte pour réduire mes offres généreuses à une seule. Le troisième jour, il me sembla que j'avais fait à l'amitié fraternelle toute la part possible ; d'ailleurs, savais-je toujours à point nommé quand Sophie était ici ou là ? Falloit-il tenir registre de ses allées et venues ? cela devenait ridicule. Bref, je gardai mon rang d'inscription pour la promenade.

Cependant, étais-je, en me payant de ces belles raisons, réellement sincère avec moi-même ? Hélas ! non. Personne ne suivait les pas de Sophie d'un œil plus attentif que moi. J'avais constamment l'oreille au guet pour l'entendre dire à son oncle ou à ses cousines à quelle heure elle irait les retrouver. Puis, la chose bien connue, je mettais en œuvre toute ma diplomatie pour faire coïncider ma sortie avec celle de Sophie. Si elle était rendue avant moi, du plus loin je l'apercevais, et c'était de son côté que je me dirigeais comme par hasard. Il faut dire aussi qu'elle ne cherchait pas à m'éviter ; n'avions-nous pas un sujet d'entretien presque obligatoire ? Ne devons-nous pas faire l'éloge d'Olivier ? Nous le faisons en conscience. De là, mon Dieu, nous passions à autre chose, on ne peut pas se répéter éternellement ; nous parlions un peu de Saint-Médéac, un peu de Plesquen, et beaucoup de nous. Nous nous demandions l'un à l'autre nos sentiments, nos pensées d'avenir, nous nous faisons parfois de petites guerres, des agaceries d'esprit, des querelles factices ; tout cela se terminait par un sourire, ou par un de ces mots charmants que le cœur met sur les lèvres sans qu'on y songe. Il se formait entre nous une langue que nous comprenions seuls, encore ne la comprenions-nous pas clairement, elle résonnait à nos oreilles comme l'écho lointain d'un monde idéal vers lequel nous portaient nos aspirations.

Dès le soir de mon arrivée au Plesquen, je m'étais dit en rêvant à ma première conversation avec Sophie : " Mon père a bien raison, Sophie sera pour moi une sœur, la plus aimable des sœurs. Trois jours après, j'écartais ce mot de sœur, il me faisait mal. " Pourquoi

Sophie deviendrait-elle ma sœur ? pourquoi ne resterait-elle pas simplement Sophie ?” Je me demandais cela, comme un enfant, contre toute raison ; je fermais les yeux, je ne voulais rien voir au delà de l’instant présent.

Jamais jusqu’à ce jour il n’était entré dans mon âme le moindre mouvement d’envie ou de jalousie ; maintenant j’éprouvais une tristesse dont je ne me rendais pas compte en voyant Olivier et Sophie à côté l’un de l’autre. J’aurais voulu entendre ce qu’ils disaient, et, chose étrange ! parler d’Olivier à Sophie ne me coûtait pas. J’interrogeais même indirectement pour savoir la place qu’il occupait dans les pensées de la jeune fille ; puis, toutes les forces de mon esprit s’appliquaient ensuite à peser le sens des réponses. Il me semblait que Sophie avait pour Olivier une de ces affections tranquilles qu’on ne saurait refuser à la vertu toujours si aimable dans un jeune homme ; elle admirait en Olivier ses rares qualités, elle les énumérait, elle passait de l’une à l’autre avec complaisance, elle louait même sa taille et sa bonne mine ; mais d’un air si simple, si détaché ! j’en étais reconnaissant pour Olivier, et, là-dessus, je croyais pouvoir me rendre justice à moi-même : n’étais-je pas un bon frère ?

Quoi qu’il en soit, le troisième jour M. du Quillio rentra d’assez bonne heure, et, par extraordinaire, fit un brin de toilette avant de se mettre à table pour le souper.

“ Ah ! ah ! s’écria-t-il entre la poire et le fromage, voilà que c’est pourtant n-i-ni fini, les foins ! Eh hop ! faisons-nous une partie, demain, jeunesse intéressante ?

— Mon ami, dit madame du Quillio, faites une partie si vous voulez ; M. de Pen-Arech et moi nous vous laissons le champ libre ; nous allons à Pontivy, j’emmène Sophie, Olivier nous accompagne à cheval.

— Tiens ! tiens ! qu’est-ce que vous allez faire à Pontivy ?

— M. de Pen-Arech doit y avoir un de ses amis ; moi, puisque vous voulez donner un dîner, j’ai quelques emplettes à faire. Olivier ne connaît pas Pontivy, et...

— Et il veut roucouler tout le long du chemin, ah ! ah ! ah ! connu ! mais sept lieues de sentiment, c’est bien long. Enfin, à votre aise ; nous autres, qui n’avons ni affaires ni amour en tête, nous allons rester au logis et rire comme des bossus.”

Rire ! M. du Quillio parlait pour lui, et pour d’autres peut-être, non pour moi assurément ; la perspective de ce voyage dont je ne serais pas me jeta au contraire dans la plus méchante humeur.

Comment n'avait-on pas songé que, moi aussi, je ne connaissais pas Pontivy ? Pourquoi ce projet formé à mon insu ? J'en voulais à tout le monde.

J'étais injuste, je le sentais, néanmoins je restai d'abord froid et taciturne ; j'évitai Sophie et Olivier au sortir de table ; puis, par un retour soudain, pour protester, pour narguer le bonheur des autres, je me rapprochai subitement de M. du Quillio, je fis assaut d'esprit avec lui, je plaisantai sottement, bruyamment, je stimulai le jeune Paul Kermerel, qui, d'aventure, ayant bu deux ou trois verres de trop, faisait un tapage infernal, M. du Quillio riait à se tordre les côtes. Sophie me regarda deux ou trois fois avec étonnement et tristesse ; je n'en tins compte, et la soirée s'acheva sans que j'eusse repris mes allures habituelles.

Le lendemain j'étais redevenu sombre. Je n'assistai point au départ, j'avais demandé à M. du Quillio la permission de l'accompagner dans l'inspection de son domaine. Il possédait un grand nombre de fermes aux environs, et chaque matin il en visitait une.

Dans le courant de la journée, mes devoirs de politesse remplis vis-à-vis des filles de M. du Quillio et de mademoiselle de Trévenin, j'allai errer je ne sais où en compagnie de mes noires pensées.

C'était contre Sophie seule que s'était concentré tout mon ressentiment. Que madame du Quillio eût eu besoin d'acheter des provisions de ménage, que mon père eût désiré voir un ami, qu'Olivier eût saisi l'occasion de faire une promenade... trop attrayante, j'admettais loyalement que c'était à peu près dans leur droit. Mais que Sophie m'eût dérobé huit ou dix heures de sa charmante présence, le crime me paraissait irrémissible. Ne m'avoir pas même prévenu ! ne m'avoir pas dit : " Je voudrais rester, je voudrais que vous vinsiez, je voudrais... je ne puis." Non, rien ! — Oh ! qu'elle était coupable, Sophie !

Par instant, il se faisait un peu de calme en moi ; alors je ne sais quelle voie intérieure se hasardait à me dire : " Mais elle ne te doit rien, mon pauvre Guy." — Comment ! répondais-je avec indignation, elle doit au moins ne pas me rendre si malheureux. — D'ailleurs, on n'aime pas cette voix-là qui gronde souvent, on la fait taire tant qu'on peut. Aussi, ne m'empêcha-t-elle nullement de méditer de grands projets de vengeance : à mon tour je me tiendrais sur la réserve, je serais muet, impénétrable et impitoyable. Pour commencer, il fallait n'être point là au retour de la voiture : " Que

m'importe cette voiture ? Qu'elle eût emmené Sophie à Pontivy ou au Japon, je m'en souciais bien ! ”

Cependant, machinalement je m'étais dirigé vers un verger qui bordait l'avenue par laquelle devait revenir la voiture, une double haie de noisetiers me mettait à l'abri de tous les regards. Là, j'allais de long en large. Après avoir fait dix pas je m'arrêtais pour écouter. Mon Dieu, c'était la voiture que j'attendais sans doute, mais uniquement afin de savoir le moment précis où il serait temps de prendre contenance.

Une heure environ avant le coucher du soleil, je crus entendre un roulement lointain ; j'écoutai : plus rien. J'écoutai encore : j'entendis de nouveau. Puis, peu à peu le bruit devint plus distinct. Enfin, en écartant deux ou trois branchettes, je distinguai la voiture à l'entrée de l'avenue. Elle s'approcha rapidement ; je restai immobile parfaitement caché dans la haie. Le cœur me battait bien fort, il me semblait même sentir en moi quelque chose comme le commencement d'un désir de pardonner. J'avais entrevu Sophie, et ma grande colère se dissipait, quoi que j'en eusse.

L'instant d'après, Olivier passa au grand trot ; il s'était arrêté sans doute pour fermer les barrières. A sa vue mon ressentiment contre Sophie se réveilla. “ Non, pensai-je, elle sentira qu'on ne me trahit pas impunément. ”

La mythologie dit que Minerve, déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts, sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Si Jupiter, ici, est le dieu absolu, à la bonne heure ; si Jupiter est le demi-dieu, le héros, l'homme à sa plus haute expression, la mythologie est fautive au sens figuré comme au sens littéral ; car la sagesse, la guerre, les sciences et les arts, ne s'apprennent qu'à force de temps, de labeur et d'expérience. Si la mythologie avait personnifié la passion en général sous le nom de quelque déesse, c'est de celle-là qu'il eût été vrai de dire ce qui a été dit de Minerve. En effet, la passion sort toute armée du cœur de l'homme ; le jour de sa naissance elle est adulte, elle serait maîtresse à l'instant, si, parfois, elle ne rencontrait une force contraire, la vertu. La vertu vient de loin ; elle n'a été qu'un germe, elle s'est développée peu à peu grâce à des soins assidus ; quand elle est bien affermie dans l'âme, seule elle peut résister à la passion.

C'est donc un jour solennel dans la vie que celui où commence la lutte entre la passion et la vertu, il décide de tout. Or, presque sans le savoir, j'étais à la veille de ce jour fatal ; et, malheureusement, je

ne puis pas dire que la vertu eût poussé en moi de profondes racines. De Dieu, j'en tenais quelque amour du bien ; de mon père, un grand respect du devoir et de hauts sentiments d'honneur ; de moi, rien : jamais je n'avais combattu ; nulle victoire dans mon passé, aucun de ces souvenirs généreux, sorte de noblesse morale, qui oblige à bien faire sous peine de déchéance.

Opposées aux événements un peu puérils que je viens de raconter, ces réflexions paraissent peut-être dépasser la mesure ; mais non, les événements sont petits et parfois la passion est grande. Déjà, depuis deux ou trois jours, mon naturel avait subi d'étranges changements ; j'étais devenu dissimulé, presque faux à l'égard d'Olivier ; il croyait que je le servais près de Sophie, il me disait gaiement, quand je revenais de la promenade avec elle : " Avez-vous un peu parlé de l'absent ?—Un peu ! répondais-je ; beaucoup, mon cher Olivier. " Mon Dieu, c'était vrai, si l'on veut, j'avais parlé et fait parler d'Olivier ; mais, en l'entourant d'une auréole de sainteté, je cherchais à faire de lui un personnage mystique, que j'élevais jusqu'au ciel afin de l'y laisser une bonne fois, et de me débarrasser sur la terre d'une présence qui gênait mes vagues désirs.

Au fond je trompais mon frère. Que je ne m'en rendisse pas encore un compte bien exact, c'était ma dernière excuse : pourrais-je longtemps l'invoquer, cette excuse ? Voilà la question. Le mal, le mal connu et voulu, était bien près.

On ne s'arrête pas aisément sur les mauvaises pentes ; déjà hier je manquais de droiture avec mon frère, aujourd'hui je ne me sentais plus bon pour Sophie : je méditais contre elle de petites férocités. Il fallait, pour obéir à une méchante inspiration, lui témoigner beaucoup d'indifférence et un peu de haine. Ces deux sentiments ne s'accordent guère ; mais en s'y prenant bien, on fait des merveilles.

L'indifférence, d'abord : je me donnai de garde de rentrer à la maison avant l'heure du souper ; puis en arrivant au dernier moment dans la salle où tout le monde était réuni, je présentai mes respects à madame du Quillio, je demandai à mon père de ses nouvelles, je serrai la main d'Olivier. Sophie n'eut de moi qu'une froide inclination ; devant son sourire je restai de glace. La partie ainsi entamée, je me réservais de manifester ma juste indignation quand on oserait m'interroger.

Précisément, l'occasion se présenta beaucoup plus tôt que je ne le supposais. Le jeune Kermerel expiait par une violente migraine son défaut de sobriété de la veille ; il était au lit. Son absence donna

lieu à un changement de place à table, et, de l'aventure, je me trouvai entre M. du Quillio et Sophie. Rien ne se pouvait imaginer de plus favorable à ce qu'on appelle une explication, sorte de duel entre personnes qui, parfois, tout en ne se haïssant point, se portent tendrement des coups fort cruels. Dans la circonstance, toutefois, le duel sortait des règles ordinaires, puisqu'il n'y avait pas deux adversaires en présence, mais bien un bourreau et une victime. Heureusement le bourreau n'était pas dénué de tout sentiment de miséricorde.

Sophie vint s'asseoir près de moi d'un air pensif. En dépliant sa serviette, elle fit tomber son couteau. Instinctivement, je me baissai, je ramassai le couteau, et, sans rien dire, je le remis près du couvert de Sophie.

— « Merci, mon cousin, me dit-elle ; je suis bien maladroite.

— Il me semble, mademoiselle, répliquai-je d'un ton rogue, que vous êtes très-adroite au contraire.

— Ah !... mademoiselle... nous ne sommes plus parents... ni amis, surtout... et je suis très-adroite ? d'une vilaine adresse, s'entend.

— Je n'ai pas dit vilaine.

— Non, vous avez mieux fait que de le dire, vous l'avez laissé à entendre, de telle sorte que vous pouvez désavouer le mot en maintenant l'insinuation. »

Je ne répondis pas pour deux raisons : en premier lieu, je voyais que Sophie avait du chagrin, et il me convenait de lui faire du chagrin ; en second lieu, je ne savais trop comment exposer mes griefs. De loin, il m'avait semblé que la culpabilité de Sophie était aussi claire que la lumière du soleil ; maintenant mes droits sur elle et ses devoirs à mon égard ne me paraissaient plus aussi faciles à établir.

La moitié du repas s'écoula. Sophie ne disait rien et mangeait à peine ; de mon côté, je n'avais pas un appétit dévorant ; nous faisions l'un et l'autre assez triste figure pour attirer l'attention, si M. du Quillio n'eût, à force de bruit, de gestes, de jeux de mots et de gros rires, empêché qu'on prit garde à nous. Enfin, au moment où le même M. du Quillio racontait une de ses meilleures farces, Sophie, qui s'était déjà tournée deux ou trois fois de mon côté comme pour entamer un entretien, me dit à voix demi-basse :

— « Mon cousin, — vous voyez que je suis entêtée comme une vraie Bretonne ; mais si l'expression ne vous plaît pas... »

— Elle me plaisait beaucoup, ma cousine.

—Elle vous... plaisait ! Comme cet imparfait est machiavélique ! Enfin... mon parent, si vous voulez, je crois que vous avez eu tort tout à l'heure ; vous m'avez dit un mot très simple en apparence, avec une attention très-offensante en réalité, puis vous vous êtes esquivé derrière la simplicité du mot... Ce n'est pas bien. Dites-moi, je vous en supplie, ce qui m'a attiré ce procédé de votre part. Depuis hier soir, il se passe en vous quelque chose que je ne puis démêler ; je n'ai pas le droit de vous demander compte de vos impressions, mais vous m'avez adressé un reproche ; en honneur, vous me devez une explication.— Je suis très-adroite, dites-vous : qu'entendez-vous par là ?

—Tout simplemet, ma cousine, que vous savez vous débarrasser des importuns avec une rare dextérité."

Sophie réfléchit un instant.

" Je ne vous comprends pas, dit-elle ensuite.

—Vous n'auriez pas pu, repris-je, me dire un mot de ce voyage à Pontivy ? Vous n'auriez pas pu me déclarer franchement que je vous suis à charge ? Vous n'auriez pas pu ?...

—Mais non, mais non, je n'ai pu rien de tout cela : le projet de voyage ne m'a pas été communiqué qu'un instant avant le souper. Quant à vous déclarer... quoi ? Que vous m'êtes à charge ? En vérité... D'ailleurs, quel rapport y a-t-il... Ah ! ajouta-t-elle en rougissant légèrement, je comprends peut-être ; mais il ne m'a pas été donné de choisir...

—Sophie, lui dis-je d'une voix un peu tranblante, est-ce vrai ?"

Elle me répondit par un signe de tête. Ses yeux étaient gonflés ; un instant après, elle porta sa serviette à sa bouche pour y recueillir une larme qui, malgré ses efforts évidents, avait indiscretement coulé de sa paupière.

Cette larme, que, seul, j'avais vue, me mit au désespoir et me transporta de joie. Subitement j'eus horreur de ma conduite barbare ! j'aurais tout donné pour racheter cette larme, parce que c'était moi qui l'avais fait couler ; j'aurais également tout donné pour le bonheur qu'elle me causait. Ah ! je n'étais donc pas indifférent à Sophie ; que me restait-il à souhaiter ?

Au bout de deux ou trois minutes, je repris la parole. Qu'est-ce que je dis ? Je le sais vraiment, si ce n'est que vingt fois, cent fois, je demandai pardon, moi qui, l'instant d'avant, croyais avoir tant à pardonner. Du reste, la pauvre Sophie ne se fit point prier

elle m'accorda merci, sa bouche me le dit, son charmant sourire me le répéta. Oh ! que j'étais heureux quand on sortit de table !

Olivier vint offrir son bras à Sophie et la conduisit dans la salle. L'instant d'après, Sophie s'étant éclipsee, Olivier se rapprocha de moi.

—Je ne sais ce que peut avoir Sophie, me dit-il, elle est toute tremblante.

—La fatigue du voyage, probablement, répondis-je d'un air indifférent.

—Non, elle m'a dit qu'elle n'était pas fatiguée... Mais pourquoi ne parliez-vous pas à table ? Vous paraissiez contraints ?

—Il m'a échappé de l'appeler mademoiselle au commencement du souper, et ce mot l'avait affligée.

—Comment ! Sophie qui est si gaie, si simple, si raisonnable, s'affliger pour une inadvertance ?

—Aussi ce n'a été qu'un nuage. Je lui ai demandé pardon, et elle ne m'en veut plus, je crois.

—Allons, de mieux en mieux, s'offenser pour un mot de cette importance ! demander pardon ! On dirait une comédie.

—Est-ce que tu ne me crois pas, mon cher Olivier ?

—Si, si, parfaitement ; mais...”

En ce moment M. du Quillio prit Olivier par le bras et l'emmena pour lui faire admirer un lièvre de onze livres qui nous avait été apporté par le garde du Plesquen.

Olivier s'éloigna persuadé que je disais la vérité.—Hélas ! la vérité ?

Pendant le reste de la soirée, le cœur débordant de joie, le visage épanoui, je semblai prendre à tâche de faire oublier, à ceux qui avaient pu la remarquer, ma maussaderie passée ; je fus, autant qu'il était en moi, prévenant pour tout le monde ; on eût put me taquiner, me railler, me rudoyer, ma belle humeur ne se serait pas démentie, je ne supposais que bienveillance à mon égard. Quand Sophie rentra dans la salle, après une absence d'un quart d'heure, je la saluai du regard ; une prudence toute nouvelle m'empêcha de chercher à la rejoindre. Olivier lui fit la cour avec sa gravité, son calme, sa douceur ordinaires ; je n'en conçus pas le moindre ombrage. Momentanément, les rôles étaient renversés : désormais je ne redoutais pas plus Olivier, que ce bon et loyal frère ne m'avait redouté jusque-là.

VII

Cependant, mon bonheur n'était pas sans mélange. Il n'y a de vrai bonheur que dans la paix ; il n'y a de paix que dans l'ordre. Une inquiétude vague me tourmentait ; j'avais beau chercher à me faire illusion, le but que je poursuivais devenait à mes yeux de plus en plus précis. Ma conduite n'était plus selon l'ordre : j'étais obligé de cacher mon jeu, donc il n'était pas avouable. Toutefois, l'heure de la claire vue des choses n'était pas encore arrivée. Mon cœur, s'endormit dans les délices ; ma conscience y sommeilla de complicité.

Le lendemain, madame de Trévenin vint faire visite au Plesquen et y passa plusieurs heures. Madame de Trévenin était née à l'Ile-de-France : là, dans sa jeunesse, elle avait connu ma mère. Depuis, mariée aussi, elle, à un Breton, elle n'avait cessé d'entretenir des relations avec ma mère à titre de compatriote et d'ancienne amie, puis avec mon père lorsqu'il est devenu veuf ; enfin, c'était elle qui, tout récemment, avait négocié le mariage de mon frère.

Les créoles n'oublient jamais le sol natal ; ce fut une fête pour madame de Trévenin de trouver à qui parler de sa chère Ile-de-France ; elle me mit largement à contribution : je venais de voir ce qu'elle aimait, chaque nom que je prononçais lui rappelait un souvenir. Elle paya ma complaisance de mille amabilités.

Pendant que je contais, mademoiselle Jeanne nous avait tenu fidèle compagnie ; elle écoutait avidement, son imagination romanesque la transportait dans ce pays du soleil dont on l'avait si souvent entretenue ; mes vives descriptions paraissaient l'émouvoir. Après le départ de sa mère, chaque fois qu'elle se retrouva près de moi, elle me remit sur le chapitre des bois, des ravins, de cascades de l'Ile-de-France. Je touchai un mot des bouleversement de la nature auxquels on est exposé sous le climat des tropiques.

— Voir seulement un de ces terribles ouragans ! me dit-elle au moment où le soir, nous prenions tous le frais dans le jardin, que ce doit être beau !

— Oui, répondis-je en riant, beau... à bonne distance.

— En avez-vous vu beaucoup, monsieur Guy ?

— Non, un seul qui vaille ce nom.

— Oh ! racontez-moi ça.

Je ne me souciais pas d'entreprendre une narration en présence de M. du Quillio, qui m'eût interrompu vingt fois ; j'offris mon bras à mademoiselle Jeanne, et je la conduisis jusqu'à un banc rustique

placé à quarante pas de distance. Naturellement flatté de l'intérêt qu'on voulait bien accorder à mes récits, je les prolongeai longtemps.

“ Allons, allons, jeunes gens ! nous cria M. du Quillio vers dix heures, assez rêvé à la lune ; rentrons au quartier. ”

Le brave homme aimait à avoir des auditeurs, et ne comprenait pas qu'on pût préférer quoi que ce soit aux agréments de sa conversation. Or, mon père, qui se couchait toujours de bonne heure, venait de se retirer ; Olivier l'avait suivi. L'infortuné M. du Quillio se trouvait donc réduit à son entourage ordinaire : sa femme, ses filles, Sophie et Paul Kermerel ; évidemment, ce n'était plus assez pour soutenir sa verve.

“ Ah ! coquin de Guy, me dit-il quand je me fus rapproché avec mademoiselle de Trévenin, comme vous nous plantez là pour courir fortune ! Je le conçois, du reste, beau page et gentille damoiselle ; la lune par-dessus le marché, heu ! heu ! ”

Je répondis sur le ton de plaisanterie. Mais mademoiselle de Trévenin, un peu roide d'esprit de son naturel, se formalisa, se troubla, balbutia je ne sais quoi, et prit une contenance qui me jeta moi-même dans l'embarras. M. du Quillio n'avait pas le tact très-fin ; il ne vit rien ou ne chercha à rien réparer, et se lança dans une de ses histoires entremêlées de quolibets.

J'allai m'asseoir à côté de Sophie. Au bout d'un instant elle se leva et disparut ; je m'attendais à la revoir. Elle ne revint pas de la soirée.

C'était la première fois depuis mon arrivée au Plesquen, que la douce voix de Sophie, répondant à mes souhaits de bonne nuit, ne charmait pas mes oreilles à l'heure de la séparation.

Je comptais bien, à la première occasion, m'en plaindre, et certes, à juste titre, me semblait-il ; mais je fus mal servi par les circonstances. Le jour suivant était un jour de grands préparatifs : “ Aujourd'hui, répétait M. du Quillio, c'est la veille de demain ! ” et, là-dessus, il éclatait en frappant à deux mains sur son gros ventre. Le lendemain, en effet, devait avoir lieu le dîner donné en notre honneur. Je ne pus voir Sophie seule ; à peine répondit-elle à mon salut. La rejoindre, la retenir, lui dire un mot, autant de chimères ; elle paraissait plus affairée que personne. Olivier obtint, à plusieurs reprises, la faveur de quelques minutes d'entretien ; pour moi, dès que j'avais couru quelque bordée savante pour accoster, comme eût dit mon père, je voyais Sophie lever l'ancre et filer toutes voiles de-

hors. Il est vrai que M. du Quillio lui avait taillé de la besogne comme à tout le monde. Sans se préoccuper de l'insuffisance des pièces de réception du Plesquen, il avait lancé des invitations dans tous les sens à dix lieues à la ronde ; trente-cinq à quarante convives, ayant accepté, devaient prendre place autour d'une table qui n'était faite que pour vingt. En conséquence, on fut obligé de dresser une tente dans la cour. M. du Quillio fabriqua une table avec des planches ; il se piquait d'entendre toutes sortes de métiers ; mesdemoiselles du Quillio, sous les ordres de leur mère, organisèrent le service ; Sophie et mademoiselle de Trévenin s'étaient chargées d'orner la tente de guirlandes de feuillage entremêlées de fleurs ; mon père avait, en sa qualité de marin, présidé au dressage de la tente ; enfin Olivier et moi, nous offrîmes de fournir pour la décoration la quantité voulue de feuilles de lierre, de tige de buis et de fleurs *omnis generis*. Sophie accepta l'aide d'Olivier, et me renvoya assez sèchement à mademoiselle de Trévenin. Le partage était peut-être juste, mais le ton... le ton avec lequel cela me fut dit !...

J'allai d'un pas lent, la tête basse, l'esprit abasourdi, fourrager dans les parterres et le long de quelques vieux murs tapissés de lierre. A mon tour, je me demandais quel crime j'avais pu commettre ; ma conscience ne me reprochait rien. Deux ou trois fois j'essayai d'aborder Sophie ; mais elle avait l'œil fin, elle me voyait venir, elle m'évitait.

Quand l'ennemi fuit toute rencontre en rase campagne, il n'y a d'autre ressource que de se mettre en embuscade. N'y pouvant plus tenir, je me postai derrière la tente ; Sophie sortait de temps en temps pour fixer une guirlande au moyen d'épingles placés à l'extérieur, j'espérais l'arrêter au passage. Précisément elle était seule avec une femme de chambre appelée Marie Hocq. J'attendis. Sophie ne vint pas ; elle causait avec Marie Hocq. Sans avoir le moins du monde l'intention d'écouter, je ne perdais pas un mot de leur conversation.

— Ah ! mam'zelle, disait la femme de chambre, ces guirlandes-là ne sont pas si jolies que celles que vous aviez faites l'année dernière pour la fête de madame.

— Eh ! sans doute, je n'ai pas de bruyère. J'aurais bien voulu en avoir.

— Y n'en manque pas pourtant, de la bruyère, sur la route de Trégornan.

— Oui, mais celle-là n'est plus en fleur.

—Dame ! c'est-y dommage ! Avec ça que les guirlandes de mamzelle Jeanne sont bien pu réjouissantes à l'œil ; M. Guy lui a apporté une brassée de petits ceillels : ça fait-y ben dans la verdure !

—Eh oui ! eh oui ! oh ! je sais bien où il y a de la bruyère en fleur ; mais c'est si loin !

—Où donc ça, mamzelle,

—A Saint-Pierre de Lagouat. J'ai demandé ce matin à Julien s'il pourrait aller m'en chercher ; malheureusement, mon oncle l'avait retenu pour aider à dresser la tente.

—D'ailleurs, mamzelle, pour aller à Saint-Pierre de Lagouat faut quatre grandes heures, autant pour revenir, une heure là-bas ; y ne serait pas arrivé à temps.

—Mais si, Marie, reprit Sophie en souriant. Quand même Julien ne fût revenu que ce soir, j'aurais pu demain matin attacher la bruyère de distance en distance.

—Dame ! dame ! c'est-y bisquant !

—Oh ! oui, j'en ai un vrai chagrin. ”

Je n'en entendis pas d'avantage ; une idée venait de me traverser l'esprit. Je courus à l'écurie, j'appelai le palefrenier, je lui demandai combien il y avait du Plesquen à Saint-Pierre de Lagouat. “ Cinq lieues, ” me répondit-il. Je tirai ma montre : il était trois heures ; le souper étant à sept heures, j'avais le temps.

“ Sillez-moi lui dis-je le cheval bai de Saint-Médéac. ”

Cinq minutes après, je partais au petit galop dans la direction de Saint-Pierre de Lagouat.

La route était facile à tenir. En une heure un quart j'atteignis la commune de Lagouat. Du village de ce nom au hameau de Saint-Pierre il ne restait qu'une lande à traverser. Pourquoi d'ailleurs la traverser ? C'était précisément cette lande qui produisait la bruyère en fleur, et il y en avait assez pour enguirlander toutes les salles à manger de Bretagne. Je n'eus qu'à me baisser et en prendre. Ayant fait deux vrais fagots de bruyère, je les plaçai en travers sur la croupe de mon cheval ; puis, équipé comme un maraudeur, je repartis pour le Plesquen, où j'arrivai à six heures et demie.

Toutefois, le plus difficile n'était pas fait. Comment mettre Sophie en possession de la bruyère tant désirée ? J'avais prudemment déposé mes deux fagots au pied d'un buisson dans l'avenue ; puis, mon cheval mis à l'écurie, j'allai faire une reconnaissance du côté de la tente. Elle était vide, les travaux de décoration paraissaient avoir été suspendus. Je poussai jusqu'à la salle, et, par les fenêtres

qui donnaient sur le jardin, je vis mesdemoiselles du Quillio et Sophie faisant les honneurs des parterres à une dame inconnue à moi. On me dit que c'était madame Kermerel, la sœur de M. du Quillio. L'occasion me parut favorable ; j'allai chercher mon butin, et je le plaçai à l'endroit de la tente où Sophie avait établi son petit atelier. Recouvrant ensuite la bruyère avec des feuilles et du buis, afin qu'elle n'attirât pas les regards, j'achevais mon travail, lorsque la porte de la salle qui donnait sur la tente s'ouvrit. Je me hâtai de sortir ; mais Sophie entra par l'autre côté ; elle avait dû me voir.

En étais-je bien contrarié ? Mon Dieu, non. Ceux qui poursuivent la gloire veulent que les belles actions soient connues de tous ; ceux qui aspirent à gagner un cœur veulent encore qu'il sache le prix qu'on y met. Etre vu, voilà la fin plus ou moins dissimulée, mais nécessaire ; être vu en se cachant, c'est le comble de l'art ou du bonheur.

J'espérais donc avoir pleinement atteint mon but. Sophie n'aurait-elle ni un regard ni un sourire pour celui qui, sur un signe d'elle, eût volé à cent lieues comme il venait de courir à Saint-Pierre de Lagouat ? Mon espérance fut trompée ; Sophie me tint rigueur comme devant : elle échappait à mes plus habiles manœuvres.

A la fin, voyant que je perdais mes pas et ma peine, je cessai d'épier les allées et venues de la jeune fille insaisissable ; puis à un moment où tout le monde réuni dans la salle, elle se trouvait près de M. du Quillio, qui parlait assez haut pour couvrir un aparté, je me dirigeai droit vers elle ; il ne lui fut pas possible de fuir.

— Ma cousine, lui dis-je, vous me demandiez avant-hier si nous n'étions plus ni parents ni amis ; permettez-moi, à mon tour, de vous demander si seulement nous sommes connaissances.

— Je ne sais pas, dit Sophie ; nous nous connaissons de nom et de figure n'est-ce point assez ? Avons-nous mieux à apprendre l'un de l'autre ?

— Vous redoutez donc bien que mes défauts . . .

— Mon cousin, je n'ai pas parlé de vous, mais de nous.

— Ah ! précisément, voilà une de ces phrases indéfinies dont vous vous plaigniez si fort l'autre jour ; or, je sais bien qu'elle applique à moi seul, cette phrase ; c'est de moi seul qu'il n'y a rien de bon à connaître au delà du nom et de la figure.

— Enfin, j'ai dit nous.

— Oui, oui, ma cousine, mais soyez franche avec moi ; j'ai été franc avec vous. Pourquoi m'avez-vous si maltraité toute la journée ?

Je n'ai pas pu vous dire le plus petit mot ; vous n'avez pas daigné me regarder une seule fois.

— Mon Dieu, j'ai été si occupée par cette tente ! . . . Mon travail n'est pas même achevé ! . . . A propos, vous vous êtes trompé en mettant à ma place une énorme botte de bruyère. Je l'ai rendue à qui de droit.

— Ah ! Sophie, dis-je d'une voix altérée et le rouge au visage, ce n'est pas bien . . . Que ne me suis-je rompu vingt fois la tête en route plutôt que de me voir repoussé de la sorte ?

— Mais, reprit Sophie en adoucissant le ton, est-ce que ce n'était pas pour Jeanne ?

— Oh ! pouvez-vous me demander cela ?

— Oui, ce me semble : hier soir, à pareille heure, vous n'étiez pas si empressé de savoir si nous étions amis. Vous changez de sollicitude assez singulièrement pour qu'on puisse douter.

— Hier soir, Sophie, je contais je ne sais quoi à la fille d'une amie de ma mère ; suis-je ensuite responsable de l'interprétation absurde qu'on a donnée à une chose si simple ?

— Eh bien ! soit ; mais qui vous a donc demandé de la bruyère ? Ce n'est pas moi, assurément.

— Si, Sophie, c'est vous-même. Ah ! pardonnez-moi, je vous ai entendue en demander tantôt ; je n'écoutais pas, mais je vous entendais : je voulais vous parler, je ne pouvais vous joindre. Je vous ai donc entendue, vous désiriez de la bruyère, je le savais ; et vous n'en eussiez pas eu ?

— Guy, me dit-elle d'un accent ineffable, vous m'avez donné de la bruyère : voici une petite rose ; je n'ai pas été si loin que vous pour la cueillir, mais je vous la donne de bon cœur. C'est le rameau d'olivier : que la paix soit entre nous désormais, ne nous querellons plus !”

En disant ces derniers mots, Sophie disparut. Je n'eus pas même le temps de la remercier du regard. Je portai la rose à mes lèvres : j'étais payé au centuple :

Oh ! cette petite rose ne me disait-elle pas plus que la paix ? Je la regardai mille fois avant de m'endormir. Je lui demandai son mystère. Elle me répondit “ peut-être ; ” mais je n'osai me répéter à moi-même sa réponse.

De la rose à la bruyère il y avait un trait d'union : je songeai à la bruyère, elle n'était plus là où je l'avais mise. Comment la reprendre ?

Sophie me tira de peine le lendemain matin.

“ J’ai partagé la bruyère, me dit-elle ; il ne faut faire de peine ni à Jeanne, ni à . . .

Elle s’arrêta sur ce mot.

“ Ah ! Sophie, m’écria-je, c’est pour vous seule que j’ai été la chercher.

— Allons, reprit-elle avec une adorable sourire, puisque je le sais, puisque je l’ai acceptée, cela ne suffit-il pas ?

— Oh ! si, cela me suffit. Partagez donc la bruyère ; mais qu’il n’y ait point d’autre partage ! ”

Olivier vint à passer ; il nous jeta un regard singulier, et s’éloigna sans rien dire. Une légère rougeur colorait les joues de Sophie ; nous nous séparâmes embarrassés de notre contenance comme des enfants surpris en faute.

VIII

Sans doute, en d’autres circonstances, cet incident eût provoqué mes réflexions ; mais il se fit tant de tapage, ce jour-là, au Plesquen, que je m’étourdis plus aisément qu’à l’ordinaire. Le mouvement général auquel je prenais part, l’arrivée successive des invités, pardessus tout la vue de Sophie, qui me tenait dans un ravissement continuel, m’empêchèrent de faire le moindre retour sur moi-même : je me laissais toujours aller au fil de l’eau, je descendais un fleuve dont les rives me paraissaient enchantées ; pourquoi lui demander où il me conduisait ?

Sophie me sembla plus séduisante que jamais. Deux ou trois rubans nouveaux, une perle dans les cheveux, quelques colifichets de toilette, n’avaient pas beaucoup relevé sa beauté, mais elle était si gracieuse ! il y avait tant d’aisance en ses manières, tant d’esprit doux et fin dans ses moindres mots ! On l’entourait, on lui parlait, on lui faisait une petite cour ; elle ne perdait pas la tête, elle ne s’enflait pas, elle ne posait pas, elle demeurait simple et bonne. La plupart des personnes présentes la connaissaient depuis longtemps, je voyais qu’elle était aimée et appréciée, son triomphe me jetait dans une véritable exaltation de joie.

Pendant le dîner, ma préoccupation devint telle que je ne pouvais venir à bout de dire trois paroles. Tout à coup, M. du Quillio me fit sortir de mon mutisme. Parmi les convives se trouvait un M. de Brécour, major au régiment d’Agénois. Il avait beaucoup parlé de la

Martinique, de Saint-Domingue et de la Guadeloupe, où son régiment était en garnison ; je l'écoutais fort peu.

— Mais, mon cher Guy, s'écria tout à coup M. du Quillio, voici précisément votre affaire.

— Mon affaire ? dis-je en relevant la tête.

— Eh oui, vous n'entendez pas ce que dit M. de Brécour ? ”

Je fis un signe de tête négatif.

— Comment ! Au régiment d'Agénois, il y a un brevet de lieutenant général assuré au premier cadet gentilhomme qui entrera.

— M. du Quillio plaisante, dit M. de Brécour ; mais je ne plaisante pas, moi, en affirmant que la place de cadet au régiment d'Agénois présente aujourd'hui les plus rares avantages, à raison des pertes que nous avons faites. Un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans serait sûr, en saisissant cette occasion, de rattraper le temps perdu, je lui garantirais les épaulettes de capitaine au bout de six ou huit ans de service.

En passant par la fièvre jaune, observa M. du Quillio.

— Non, non, quand on se tient un peu, les colonies ne sont pas tellement meurtrières ; nous avons nos fièvres, vous avez les vôtres.

— Au fait, Guy s'est acclimaté à l'Ile-de-France.

— Vous avez été à l'Ile-de-France ! s'écria M. de Brécour, en s'adressant à moi ; vous êtes des nôtres, mon cher monsieur.

— Il n'y a pas à s'en dédire, mon cher Guy, reprit M. du Quillio, aussitôt vu, aussitôt enrôlé.

— Je n'ai point à me dédire, puisque je n'ai rien dit, ” répliquai-je en souriant.

L'affaire en demeura là pour l'instant ; la conversation prit un autre cours. Mais, au sortir de table, M. de Brécour me rejoignit, et, sérieusement cette fois, me proposa d'entrer au régiment d'Agénois en qualité de cadet gentilhomme. Selon lui, il y avait là exceptionnellement une véritable carrière militaire à commencer, même à mon âge. Je le remerciai en bons termes ; mon intention n'était pas de prendre du service ; il n'insista pas.

Cet incident, qui me paraissait le plus insignifiant du monde, eut cela de bon qu'il me secoua un peu, et c'était fort à propos, je rêvais tout éveillé. On ne le remarqua pas, du reste ; Olivier seul me regardait de temps en temps d'un air investigateur. Je fuyais sous ce regard, il me causait une sorte d'inquiétude ; j'allais d'un groupe à l'autre, je prenais part à une conversation dont je n'avais pas en-

tendu le commencement, j'abordais tous les sujets avec une égale facilité, aucun ne fixait mon attention.

Vers le soir, le gros des invités quitta le Plesquen ; quelques-uns restèrent à coucher ; M. du Quillio parvint même à garder trois ou quatre personnes les jours suivants. Deux des enfants de madame Kermerel qui, retenus par un accident de route, n'avaient pu assister au dîner, arrivèrent le lendemain. " Il faut bien qu'on mange les restes, que diable ! " disait M. du Quillio. Et, en effet, la table avait été servie avec une extrême profusion. Ce mouvement de va-et-vient me plaisait beaucoup, j'échappais ainsi aux autres et à moi-même. J'étais devenu circonspect, j'évitais toute conversation prolongée avec Sophie. En passant, et par demi-mots, nous nous disions de petites choses qui nous paraissaient charmantes : bonjour et bonsoir suffirent, quand on a le cœur sur les lèvres.

Et pourtant, je remarquai que Sophie perdait graduellement la gaieté qui formait l'un des plus aimables traits de son caractère. Parfois un nuage de mélancolie passait sur son visage ; je la vis à plusieurs reprises, seule, accoudée sur l'appui d'une des fenêtres du rez-de-chaussée ; ses yeux interrogeaient l'espace, elle regardait fixement et sans objet.

— Qu'avez-vous, Sophie ? lui disais-je ensuite.

— Rien, me répondit-elle.

— Oh ! rien ? . . . Rien à me dire.

— Mais, non, vraiment, rien. Ou, si vous voulez, je ne sais pas ce que j'ai."

Alors je continuais à la questionner, hélas ! fort inutilement : elle était plus fine que moi, plus déliée, plus souple, elle parait toutes mes attaques, m'amusait par un sourire, et me laissait, à la fin, parfaitement battu, et content de l'être.

A la suite de ces petites luttes, j'inclinai à croire que je m'étais trompé. Sophie n'avait pas changé, puisque je venais de la retrouver telle que je l'avais connue le premier jour. Mais bientôt reparaissaient, chez elle, de nouveaux symptômes de préoccupation.

Quant à Olivier, depuis le jour du dîner, il ne me parlait plus, nous passions l'un à côté de l'autre comme des étrangers ; son attitude était grave, la mienne était légère avec affectation ; là-dessous se cachait une sorte de défi. Et je parvenais encore à me cacher la cause de tout cela !

Il fallait qu'on m'ôtât de force le triple bandeau que je maintenais sur mes yeux.

IX

Un matin, l'un des fermiers de M. du Quillio accourut dire au Plesquen qu'il avait découvert un terrier contenant une portée de renards. Il demandait la permission de détruire ces malfaisantes bêtes. A ce propos, l'idée vint à M. du Quillio de procurer un plaisir à ses hôtes ; il pria Olivier, veneur émérite, de se rendre à l'endroit indiqué et de faire exécuter les préparatifs nécessaires pour qu'on pût bêcher lesdits renards.

Olivier reprit un certain nombre de travailleurs, et, chose singulière ! me proposa de l'accompagner.

Décemment, il ne m'était guère possible de refuser. Néanmoins, j'hésitai. L'instant d'avant, j'espérais rester au Plesquen, libre de mes mouvements. "Voulait-on m'enlever cette liberté ? Prétendait-on me contrecarrer ? Etait-ce un premier essai de surveillance ?" Voilà ce que je me demandais avec un émoi intérieur qui frisait la colère. La passion commençait à gronder en moi. Je la fis taire, non sans peine, et je suivis Olivier.

En allant à la lande de Plémi, c'était le nom du lieu où se trouvaient les renards, nous n'échangeâmes que des paroles banales. Arrivés sur l'emplacement des terriers, Olivier mit ses travailleurs en besogne, tandis que je plaçais des filets à l'entrée des deux principaux trous, afin de prendre la mère qui, selon toute apparence, était au fond avec ses petits. Les autres trous furent bouchés, puis on se mit à piocher vigoureusement au-dessus du repaire.

Les dames devaient venir au bout de deux heures pour assister à la prise. D'ici là, nous n'avions plus rien à faire, Olivier et moi : il me proposa un tour de promenade.

A deux cents pas des terriers, s'élevait un bouquet de grands ajoncs. Nous allâmes nous asseoir sous leur maigre ombrage.

" Mon cher Guy, me dit Olivier après quelques minutes de silence, je désirerais vivement causer avec toi ; je suis bien aise que la fantaisie de M. du Quillio, de prendre ces renards, me fournisse une occasion favorable ; car, en ce moment-ci, le Plesquen ressemble à un champ de foire, on ne s'appartient pas, il faut répondre à l'un et à l'autre, suivre le flot et y tourbillonner ; cette vie me déconcerte, je ne suis pas fait pour le mouvement. Afin de profiter de l'instant de répit qui m'est donné, j'aborde tout de suite mon sujet. J'aurais deux choses à te demander : un pardon et un service.

—Un pardon ! m'écriai-je, mais tu ne m'a pas offensé, que je sache.

—Je t'ai offensé dans ma pensée, je me suis défié de toi... Voyons, me croirais-tu capable de te tromper, mon cher Guy ? ”

Je secouai la tête en signe de dénégation.

“ Eh bien, reprit Olivier, ce que tu ne feras pas à mon égard, j'ai été sur le point de le faire au tien. Ma nature me porte à observer : nul mal à cela ; mais, sur mes observations, je juge souvent ; or, quand il s'agit de juger un frère, de lui imputer des torts graves, il ne faudrait rien moins que l'évidence. J'ai cru que tu me trompais, Guy, j'ai cru que tu cherchais à m'enlever le cœur de celle que bientôt je pourrai appeler ma fiancée, et j'ai cru cela sur de simples apparences... Ne me réponds pas, ne cherche pas à te justifier : te questionner serait ajouter à l'injure que je t'ai faite ; je ne le veux pas ! je ne le veux pas ! Ecoute-moi plutôt,

“ Nous sommes nés du même père et de la même mère, mon cher Guy, nous avons été élevés l'un à côté de l'autre sous le même toit, nous n'avons pas eu de camarades d'enfance, moi, du moins, je n'ai pas eu d'autre camarade que toi, jamais rien n'a troublé notre union fraternelle ; je ne sais si je méritais ton amitié, je sais bien que tu méritais la mienne, jamais je n'ai vu ta droiture en défaut ; il n'y a point de générosité d'âme au-dessus de la tienne, j'en ai eu mille preuves, dans les petites occasions, à la vérité, mais l'homme agit dans les grandes occasions comme l'enfant a agi dans les petites. Durant notre commun séjour à Saint-Médéac, mon père m'accordait une préférence dont je souffrais à cause de toi ; ni ton respect pour mon père, ni ton amitié pour moi n'ont été altérés un seul instant par suite de ce partage inégal de l'affection paternelle. Je t'aimais, parce que tu étais mon frère ; je t'aimais, parce que je trouvais en toi droiture, générosité, désintéressement. Ces belles qualités, en se développant avec l'âge, ont fait de toi un des jeunes hommes les plus aimables qui se puissent rencontrer. Voilà ce que je pensais, il y a huit jours encore. Puis, mes sentiments ont tout à coup changé ; sur un simple soupçon, j'ai cru que tu me trahissais ; momentanément, je t'ai haï. Vingt années de sainte amitié se sont effacées devant un seul jour de doute ; il m'a fallu les plus puissants efforts pour remonter cet entraînement. J'y suis enfin parvenu, je te tiens pour loyal, mon cher Guy, je t'aime comme un bon frère-pardonne-moi. ”

Il me tendit la main. je la serrai sans proférer une parole, j'en étais incapable, le sang me battait dans les artères, j'étouffais.

—Maintenant, reprit Olivier, je te dois une réparation, et la meilleure réparation à faire quand on a injurieusement soupçonné, c'est de témoigner confiance : je viens donc te demander un service.

—Non, je ne crois plus que tu aies voulu me traverser ; cependant, depuis quelques jours, il s'est opéré en Sophie un changement réel et très affligeant pour moi ; j'ai eu tort de supposer que tu avais quelque part en ce changement, mais il existe. Sophie m'a laissé à entendre qu'elle se trouvait bien jeune pour prendre un engagement définitif, qu'elle ne comprenait pas pourquoi l'on avait voulu des fiançailles, qu'il lui semblait plus naturel de s'en tenir aux usages ordinaires, et d'attendre pour la célébration du mariage l'époque de sa majorité, qu'elle eût préféré être encore parfaitement libre au moment où on lui rendra ses comptes de tutelle ; qu'elle souhaite du moins obtenir la promesse que tout compte présenté par son oncle sera accepté sans examen aucun. A tout cela j'ai répondu de mon mieux, j'ai combattu timidement les hésitations, j'ai promis, ce qui est fort juste d'ailleurs, que ni mon père ni moi nous n'interviendrons dans le règlement des affaires avant le mariage ; j'ai dit ce que je pouvais dire, je n'ai rien gagné. Sophie me paraît inquiète, indécise, peut-être un peu froide ; ses objections m'ont douloureusement affecté. C'est alors, mon cher Guy, que le soupçon est entré dans mon âme : l'attitude nouvelle de Sophie, certaines remarques sur votre manière d'être ensemble, m'ont poussé à mal juger de toi, j'ai craint... pourquoi ne me l'avouerais-je pas ? j'ai craint que tu n'eusse suggéré à Sophie ces résistances...

—Oh !... oh !... m'écriai-je, saisissant avec empressement l'occasion de nier la première chose niable.

—Sans doute, reprit Olivier, je t'ai fait grandement injure, c'est là mon tort, je le confesse avec simplicité, pardonne-le-moi encore une fois, et tâche de m'aider.

—Mais comment t'aider, mon cher Olivier ? Je ne connais rien aux affaires, à peine sais-je ce que c'est qu'un compte de tutelle.

—Peu importe. En laissant les affaires de côté, tu peux dire à Sophie si jamais j'ai songé à elle parce qu'elle doit avoir 15 à 18,000 livres de rente, et si elle peut redouter de la part de mon père le moindre procédé blessant pour M. du Quillio. Mon Dieu, je le sais bien, ces fiançailles prêtent à mauvaise interprétation, on peut supposer que nous avons voulu avant tout, nous assuaer l'héritière ;

mais il n'en est rien, le mariage devait avoir lieu immédiatement ; c'est M. du Quillio lui-même qui, voulant préalablement rendre ses comptes de tutelle, a proposé d'ajourner le mariage et de le remplacer par des fiançailles. Aujourd'hui il me serait pénible de rappeler ces détails à Sophie, de marchander avec elle dans une affaire qui devrait être décidée par le cœur ; je suis partie intéressée, j'ai besoin d'une caution. Sois ma caution, frère, dis à Sophie ce que tu voudras, je suis en repos ; dis-lui que c'est l'intérêt qui me guide. En effet, oh ! oui, un grand intérêt ! mais non celui qu'on imagine peut-être ; enfin, dis-lui quel besoin j'ai de savoir à quoi m'en tenir . . . Je souffre, Guy, je souffre beaucoup. Une crainte affreuse me poursuit : il me semble que je suis à la veille de perdre ce bonheur dont les lointaines promesses me ravissaient il y a six mois, comme l'aurore qui blanchit à l'horizon réjouit le voyageur en lui annonçant les approches du jour. Non, je ne crois plus à rien, tout me devient noir, je ne sais quel secret pressentiment me dit qu'il s'élèvera une barrière éternelle entre Sophie et moi . . . Ah ! ton amitié, du moins, Guy, voilà ce qui me restera toujours, ce qui me soutient en ce moment."

En disant cela il m'étreignait fortement la main ; il était ému, j'étais ému ; il souffrait, je souffrais aussi ; il avait des craintes, j'avais des craintes plus affreuses, car le remords s'y mêlait ; mon œil mesurait avec terreur l'abîme d'angoisses où j'allais être précipité. Comment échapper à cette horrible alternative de trahir mon frère de la façon la plus odieuse, ou de sacrifier mon amour ? Pour la première fois, le mot, le vrai mot se dressa devant moi : j'aimais Sophie, je l'aimais éperdument. Mais Olivier l'aimait aussi, il fallait donc que l'un de nous deux, le cœur percé par l'autre, restât sur le champ clos où nous poussait notre malheureux destin.

"Tu ne me réponds pas, Guy, reprit Olivier, parleras-tu à Sophie ?

—Oui, murmurai-je d'une voix creuse, je lui parlerai, je te le promets.

—Allons ! allons ! les Pen-Arech ! nous cria de loin M. du Quillio qui venait d'arriver au terrier. Debout, camarades ! vite ici ! ça commence à grouiller là-dessous."

Nous nous levâmes Olivier et moi. Olivier m'adressa un regard reconnaissant. Hélas ! il interprétait trop favorablement mon émotion, je gémissais autant sur moi que sur lui.

“ Qui est-ce qui m'a donné des chasseurs comme ça ? nous dit M. du Quillio, quand nous nous fûmes rapprochés ; voilà tout à l'heure la besogne faite, et vous restiez là à bayer aux corneilles !

— Je ne supposais pas, répondit Olivier, que le travail irait si rapidement.

— Ah ! dame, vous vous croyez à Saint-Médéac dans vos terres dures et rocailleuses ; ici nous n'avons que du sable, on bêche là-dedans comme dans du beurre. Mais ce n'est pas ça, ces dames sont en route, elles ne se pressent guère, courez, mon cher Olivier, courez leur dire de hâter le pas ; autrement, zut pour elles ! ”

Olivier parti, M. du Quillio voulut me conter des histoires de chasse ; j'étais peu en humeur d'écouter ; saisissant un outil, je me mis à piocher à tour de bras. L'arrivée des dames ne m'interrompt point, à peine levai-je un instant les yeux de leur côté, la poussière volait autour de moi, on eût dit que je volais déterrer une créature vivante.

“ Pan ! boum ! pan ! boum ! allons, ça va, maître Guy, criait M. du Quillio ; miséricorde ! quel *bêcheux* ! voilà ce qui s'appelle y mettre de l'huile de bras.

“ Arrêtez ! arrêtez ! reprit-il un instant après, voyons un peu ce qui se passe là-dedans. Du silence, s'il vous plaît, mesdames ! ”

Il descendit dans l'excavation que nous avions faite, se coucha à plat ventre et écouta, l'oreille contre terre.

La mère y est ! cria-t-il en se relevant, la mère y est, on entend un remue-ménage du diable.

Je repris mon travail avec la même ardeur. Tout à coup, ma pioche s'étant enfoncée jusqu'à moitié du manche, il se fit un éboulement à l'entour, un énorme renard, prompt comme l'éclair, bondit par l'ouverture, me rasa la jambe et franchit l'excavation ; salué en haut par les cris de toutes les personnes présentes, fou de terreur, il se jeta dans un épais buisson de ronces qui joignait un des côtés du terrier ; je m'étais élancé à la poursuite de l'animal. Le voyant qui se frayait difficilement passage à travers les ronces, je me jetai sur lui et, le saisissant par la peau du cou, je l'enlevai de terre ; il ne pouvait pas me mordre, mais avec ses griffes il me labourait le bras, j'avais mis habit bas pour piocher plus à l'aise. Olivier accourut, et, au risque de se faire mordre, saisit les pattes de la bête furieuse, qui, bientôt, fut liée, bâillonnée avec des cordes et déposée par terre. Pendant mon bras ruisselait le sang. Sophie, pâle et

toute tremblante, s'approcha de moi, ôta un fichu de mousseline qui lui entourait le cou et enveloppa mon bras.

“ Merci ! lui dis-je, la blessure est guérie. S'il n'y en avait jamais de plus profonde ! . . . ”

On s'empressa autour de moi, on m'interrogea avec sollicitude. Je répondis assez brusquement, et, pour couper court, je me hâtai de remettre mon habit comme si de rien n'était.

La renarde prise, prendre les petits fut l'affaire de cinq minutes. On les plaça dans un panier couvert ; puis M. du Quillio donna le signal de la retraite. Il avait eu le soin de laisser ses gens en arrière, pour reboucher le trou, dans la crainte qu'il ne causât accident aux bestiaux qui venaient paître dans la lande.

Je restai au terrier sous prétexte de diriger le travail. Mais à peine la compagnie hors de vue, je m'éloignai à mon tour. Traversant la lande de Plémi, je gagnai des coteaux qui la terminaient au loin, et, de l'autre côté, je descendis dans une vallée inculte et couverte de broussailles. J'allais sans but, cherchant seulement la solitude.

Depuis vingt-trois ans que j'étais au monde, le chagrin n'avait pas effleuré mon âme ; pour la première fois il m'atteignit en me portant un coup si soudain et si terrible, que tout mon être intérieur s'en trouvait ébranlé. Je sentais en moi un mal profond ; je n'avais pas le courage d'y porter le regard, il me suffisait de le savoir sans remède. Comme un taureau blessé cherche un objet contre lequel exercer sa fureur, j'appelais un ennemi : il ne se présentait à mes yeux que la douce image de mon frère me demandant pardon d'un moment de défiance. J'aurais voulu des querelles, des reproches amers, des menaces ; je ne trouvais que des preuves de la plus touchante amitié. Un instant la pensée me vint qu'on se jouait peut-être de moi, qu'on spéculait sur ma générosité ; le sang bouillonna dans mes veines. Mais non, cette supposition n'était pas possible : en fait, on se livrait volontairement à moi, on s'exposait à être trahi : or, les fourbes craignent la fourberie ; la loyauté, seule, croit à la loyauté. Mais ce qui m'eût rasséréiné l'âme en toute autre circonstance, m'accablait présentement. Si on était droit et confiant avec moi, pouvais-je être faux et trompeur ? J'entrevois la nécessité d'un sacrifice qui me faisait frémir d'épouvante. Les choses toutefois, ne m'apparaissaient encore que confusément, je n'avais pas assez de liberté d'esprit pour démêler la voie à suivre.

X

Deux ou trois heures s'écoulèrent, le soleil baissait à l'horizon, il était temps de rentrer pour le souper.

Lorsque j'arrivai au Plesquen, on allait se mettre à table.

— Et votre bras, vaillant Guy, me cria M. du Quillio dès qu'il m'aperçut.

— Mon bras ?... répondis-je d'un air étonné ; ah ! oui : oh, ce n'est rien.

— Diable ! vous êtes donc dur comme un requin ; car la maligne bête vous eût enlevé toute la peau en deux minutes, si on l'avait laissé faire.

— Réellement, tu as eu tort de ne pas revenir tout de suite, me dit mon père, il fallait soigner ça ; Olivier a été te chercher et n'a pas pu te trouver.

— Je me suis un peu égaré, repris-je, en voulant suivre un chemin nouveau.

— Par ma foi ! s'écria M. du Quillio, il faut y mettre de la bonne volonté pour s'égarer de la lande de Plémi au Plesquen. Enfin, égaré n'est pas perdu, voilà l'enfant prodigue, allons manger le veau gras."

A table, mon bras me fit bien voir que les souffrances morales n'enlèvent pas complètement le sentiment du mal physique. En portant ma cuiller à ma bouche, j'éprouvais des tiraillements si cruels, que je fus obligé de me servir de la main gauche. Du reste, en un sens, cela me devint utile ; je ne pouvais pas manger, chaque bouchée m'étranglait, la maladresse et la lenteur de mes mouvements purent expliquer pourquoi mon assiette ne se vidait pas.

— Ça ! dit M. du Quillio vers la fin du souper, que faisons-nous de notre prisonnier ? Voulez-vous voir une chasse à vue sur la prairie, mesdames ?

— Comment ! dit Madame du Quillio, allez-vous lâcher cette vilaine bête qui continuera à dépeupler nos volailles ?

— La lâcher, sans doute, mais bien muselée, avec Brendor, Lor-bino, Vitesse et Fanfare à ses trousses ; je réponds qu'elle sera prise au bout d'une demi-heure.

— Oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts, ce sera charmant, une chasse à vue."

Enchanté de voir son idée si chaudement accueillie, M. du Quillio distribua les places et les rôles immédiatement. Les dames iraient

occuper le point le plus élevé de la prairie vers le milieu ; de là il leur serait facile de suivre de l'œil toutes les évolutions de la chasse. Olivier, à une extrémité de la prairie, et moi à l'autre, chacun à la tête de deux ou trois des gens du Plesquen, nous aurions pour mission d'effrayer le renard à son approche, afin de lui faire rebrousser chemin ; il ne pouvait guère s'échapper par ailleurs : la prairie était bordée dans le sens de sa longueur, à droite par un ruisseau, à gauche par un talus fort élevé ; de la sorte, l'animal faisant la navette, la chasse se poursuivrait toujours sur la prairie jusqu'à la péripétie finale.

Le plan ainsi dressé, M. du Quillio brusqua le désert, et courut donner des ordres pendant que les dames, les jeunes Kermerel, Olivier et moi, nous nous acheminions vers les postes qui nous avaient été assignés. Madame du Quillio, mon père et Sophie restèrent à la maison. Je compris que Sophie n'éprouvait pas d'attrait pour un spectacle qui avait son côté cruel : une bête, voire malfaisante, exposée à la dent de ses ennemis sans pouvoir se défendre, excite toujours une certaine pitié ; ce n'est plus une lutte, c'est une exécution.

Du reste, je ne demandai point à Sophie ses impressions, je ne lui parlai pas ; durant le souper je n'avais pas même levé les yeux sur elle. Et pourtant je ne voyais qu'elle, mais je la voyais dans une sorte de lointain ; en quelques heures un abîme s'était creusé entre elle et moi, il me semblait que je ne pouvais plus l'approcher, lui parler, entendre sa voix, épier son sourire, une force implacable nous séparait. La vraie Sophie m'était enlevée ; il ne me restait qu'une Sophie idéale ; un instant j'avais entrevu la plus charmante des créatures ; j'avais cru lire dans son regard quelque chose de plus doux que la bienveillance, de plus fort que l'amitié, de plus durable que la vie ; mais ce n'était qu'un rêve, une apparition céleste qui s'envolait en me laissant seul, brisé, désespéré.

Dans l'état où me jetaient ces poignantes pensées, ce me fut un soulagement de m'éloigner du joyeux monde qui attendait merveilles du spectacle promis ; lequel spectacle, par le fait, ne répondit ni à l'attente, ni aux promesses. M. du Quillio avait compté sans un énorme tas de fagots placé près du talus qui bordait la prairie à gauche. A peine lâché, le renard, entendant les chiens à cinquante pas derrière lui et ne se fiant pas apparemment à la vitesse de ses jambes, avisa le tas de fagots, y courut tout droit et se faufila jusqu'au milieu par une ouverture trop étroite pour que les chiens pussent le suivre.

“ Ah ! le gremlin ! le chenapan ! le brigand ! criait M. du Quillio ; puis il nous appela Olivier et moi.

Nous nous rendimes près de lui avec nos hommes. Ceux-ci commencèrent à enlever les fagots, mais ce n'était pas petite besogne ; le temps coula, la nuit vint, les dames se retirèrent. Vers dix heures et demie seulement on parvint jusqu'à la bête qui, muselée qu'elle était, fut assez aisément reprise et liée de nouveau. M. du Quillio lui adressa un discours plein d'indignation et lui affirma que le lendemain il n'en irait pas de même.

Provisoirement il fallait revenir au logis. Quand nous arrivâmes, tout le monde était couché.

XI

En entrant dans ma chambre, mes yeux tombèrent sur la petite rose qui m'avait été donnée par Sophie trois jours avant ; je l'avais mise la tige dans l'eau, afin qu'elle se maintint fraîche : “ pauvre fleur, dis-je, en l'ôtant de l'eau, fane-toi maintenant ; ta corolle épanouie, ta couleur charmante, ton parfum répondaient à ma joie ; désormais tes pétales flétris seront l'image de mes espérances trompées ; mais toujours tu me rediras quelques instants d'un bonheur qui devait me fuir sitôt et sans retour.”

Tel était bien l'écho de ma pensée. Après ma conversation avec Olivier, une voix secrète m'avait soufflé à l'oreille que le devoir et l'honneur me commandaient un sacrifice affreux, mais nécessaire. Cependant, le temps de la réflexion venu, le doute vint aussi ; je commençai à me demander si je ne m'exagérais point mes obligations vis-à-vis de mon frère. Sophie appartenait-elle réellement à Olivier ? Ne pouvait-elle pas encore disposer de son cœur ? Avant de donner son assentiment d'alliance projetée, avait-elle eu la liberté du choix ? En définitive, ce mariage n'était-il pas pure affaire de convenance entre chefs de famille ? Mais parce que mon père et M. du Quillio voulaient resserrer leurs liens d'ancienne amitié, parce que mon frère était à pourvoir, parce que Sophie avait de la fortune, fallait-il que je me retirasse du libre concours ? Fallait-il que j'abandonnasse l'espoir, fondé peut-être, de me faire agréer ? “ Non ! non ! m'écriai-je en parcourant ma chambre à grands pas, non ; Sophie prononcera, c'est d'elle seule que j'attendrai l'arrêt qui décidera de mon sort.”

MARIN DE LIVONNIÈRE.

(A suivre)

NECROLOGIE

M. ADRIEN DE BONPART

Nos lecteurs auront sans doute déjà appris par la voie des journaux la mort du regretté M. Adrien de Bonpart, l'un des plus anciens et des plus actifs collaborateurs de cette Revue. Il venait de corriger les premières épreuves de la présente livraison, et il travaillait à la composition d'un article qui devait y paraître, quand il a été saisi de la maladie qui allait l'emporter en cinq jours. Il a vu venir la mort sans s'en effrayer : il s'y était préparé depuis longtemps. Muni de tous les secours de l'Eglise, il a rendu pieusement son âme à Dieu, le 17 février dernier.

M. de Bonpart était né en France en 1820. Il appartenait au parti royaliste par tradition de famille, et est constamment resté fidèle à ses convictions politiques.

Cela lui valut de la part du comte de Paris, lors du passage de celui-ci à Montréal, l'honneur d'une audience particulière. M. d'Haussonville, de qui il était connu depuis longtemps, voulut lui-même le présenter au prince.

A la suite de revers de fortune, M. de Bonpart avait cru devoir s'expatrier. Il passa en Amérique en 1858, et se fixa à New-York. Il y gagna d'abord péniblement sa vie, en donnant des leçons particulières et en écrivant des articles pour un petit journal français, tandis que, de son côté, sa digne compagne, profitant des connaissances qu'elle avait acquises dans le dessin et dans la fréquentation de la bonne société parisienne, se mit courageusement à confectionner des *patrons* pour dames, qui furent bientôt très recherchés par le magasin de modes le plus en renom de la grande cité américaine.

Un peu plus tard il fut nommé professeur de français aux écoles publiques de la ville. Il s'installa alors au quartier de Fordham, non loin du collège des P. P. Jésuites, où il trouvait des compatriotes dévoués ; il ne tarda pas à devenir l'hôte assidu de leur maison, et

lia avec quelques-uns d'entre eux, notamment avec le R. P. Lory d'étroites relations d'amitié que la mort seule vint interrompre.

En 1874, il quitta New-York pour Montréal où des amis l'appelaient pour collaborer au *Nouveau-Monde* qui venait d'être fondé.

Les quelques années qu'il passa à la rédaction de ce journal, suffirent pour lui acquérir une haute réputation d'écrivain et de polémiste catholique.

Deux ans après, en 1876, par l'entremise de M. de Boucherville, alors premier ministre, il obtint la place de professeur de Littérature, et d'Histoire, ses deux parties favorites, à l'École normale de Montréal. Par son vaste savoir et la netteté de son enseignement, il sut se gagner la considération de ses élèves aussi bien que l'estime du savant directeur de l'institution, M. l'abbé Verreau. Il conserva cette place jusqu'à sa mort ; c'est même en revenant de l'école par une journée des plus froides, qu'il contracta la maladie qui nous l'a enlevé si rapidement.

Par reconnaissance pour les services rendus, l'École normale a bien voulu se charger des soins et des frais de ses funérailles.

Comme ami du défunt, nous lui en offrons ici nos sincères remerciements.

Dès son arrivée à Montréal, M. A. de Bonpard avait tenu à honneur de faire partie de l'*Union catholique*, association religieuse et littéraire établie au Collège Ste Marie, sous la direction des P.P. Jésuites, dont il devint bientôt l'ami dévoué comme il l'avait été de leurs confrères à New-York. Les brillantes qualités de son esprit et son dévouement à l'œuvre, le firent choisir successivement comme vice-président et président de l'Union. Mais qu'il fût ou non en charge, il ne discontinua jamais de prêter à cette société son concours le plus actif, ne laissant passer aucune année sans qu'il y donnât une ou plusieurs lectures, toujours fort appréciées, sur des sujets divers, principalement sur le Darwinisme et sur les chefs de la grande Révolution, ces monstres à face humaine qu'il détestait de toute l'énergie de son cœur de bon Français. Ses conférences sur Marat, Danton et Robespierre ont été publiées dans la *Revue Canadienne*. Il en est de même de deux autres conférences, l'une sur *la Papauté dans l'histoire et dans le temps présent*, faite en 1890, l'autre sur *Rousseau et la Révolution française*, donnée en 1891.

A la prière de quelques amis et afin de démolir, par des arguments positifs et de provenance peu suspecte, l'influence que les théories darwinistes menaçaient de prendre dans une certaine classe du

pays, il entreprit en 1891 et mena à bonne fin la traduction d'un ouvrage anglais, écrit par un protestant qui traite ces matières avec une compétence incontestable.

Cet ouvrage, qui a pour titre : *Antiquité reculée de l'homme non prouvée*, se trouve en vente aux bureaux de la Revue canadienne.

Travailleur infatigable, il a publié dans cette Revue bon nombre d'articles, qu'il signa communément de sa seule initiale A de B. Bien que composés pour la plupart dans un âge fort avancé, ces écrits conservent toujours les qualités maîtresses de son style à la fois si correct et si gaulois.

Esprit original, à l'ironie fine, au trait mordant, aux saillies spirituelles, très au courant de l'histoire, surtout de celle de France qu'il connaissait jusqu'aux petits détails, il était toujours intéressant à entendre, dans l'intimité peut-être plus encore qu'en public ; dans sa conversation l'anecdote inédite alternait avec la réflexion piquante, et l'on n'en sortait qu'instruit et charmé. Caractère franc et tout d'une pièce, il avait pour principe que la parole est donnée à l'homme pour exprimer sa pensée et n'y dérogeait jamais. Cavalier d'autrefois, il semblait toujours avoir, en parlant ou en écrivant, l'épée à la main. Batailleur par tempérament, il détestait les concessions et n'était rien moins que tendre pour ceux qu'il appelait les hommes du *juste milieu*. Dévoué à l'Eglise de toute son âme, il n'avait qu'une ambition, celle de faire triompher la vérité. C'est pour contribuer à cette victoire dans la mesure de ses forces qu'il collabora si activement à la *Revue Canadienne*, dont le succès fut sa constante préoccupation jusque dans les derniers instants de sa vie. Nos lecteurs lui en sauront gré, et n'oublieront pas de prier pour le repos de son âme. Sa mort a été, comme sa vie, simple et chrétienne, souffrante mais résignée. Des tristesses de la terre d'exil, le champion de la vérité a passé aux joies de la céleste patrie.

Pour nous, à qui il a été donné de connaître intimement et d'apprécier comme il le méritait ce cœur droit et vaillant, son souvenir ne s'effacera pas de notre cœur.

CANTIQUE A SAINT FRANCOIS-XAVIER

POESIE DU P. DELAPORTE, S.J.

Le feu divin brûlait dans ta poitrine,
Et tu partis la croix en main ;
Tu répandis partout sur ton chemin
Les flots de la Sainte doctrine ;
Partout au nom de ton Maître immortel,
Sous tes pas naissait un autel.

Des nations sombraient dans l'hérésie,
Toi, Xavier, heureux conquérant,
A Jésus-Christ, tu gagnais en courant
Les rois et les peuples de l'Asie,
Dans la souffrance enfantant des élus
Et disant : *Seigneur, encore plus !*

Par le miracle animant ton courage,
Dieu par ton ombre guérissait ;
Tu commandais, le ciel obéissait ;
A ta voix se taisait l'orage,
Les matelots échappaient à l'écueil,
Et les morts sortaient du cercueil.

Pierre dans Rome et Paul au cœur d'Athènes
Firent place au Dieu de la Croix ;
Xavier porta son nom, sa loi, ses droits,
Par delà les îles lointaines.
Votre devise, anges du Dieu vivant,
Fut : Toujours, toujours, en avant !

Obtiens pour nous ton zèle et ton courage,
La foi qui veut et sait agir,
Un front chrétien que rien ne fait rougir
Du Credo que le monde outrage.
Et comme toi, dans nos cœurs résolus,
Nous dirons : *Seigneur, encore plus !*